

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

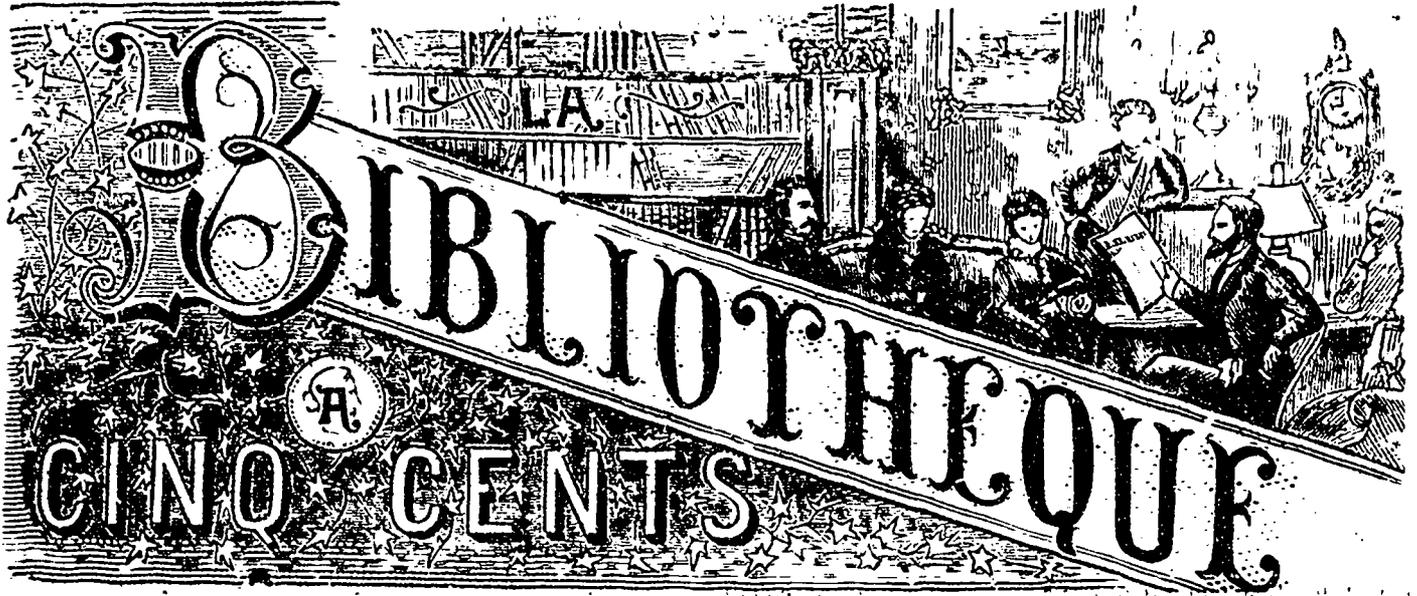
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par FOIRE, BESSETTE & Cie, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II { PAR AN } \$2.50 MONTREAL, 10 MARS 1887 { UN NUMERO } 5 CENTS No. 23

LA JUSTICE DE DIEU



LA JUSTICE DE DIEU

(L'épisode qui précède a pour titre LA VENGEANCE)

I

SOLEIL COUCHANT.

Ce soir-là, Polyte Criquet était triste, et sa vénérable tante ne semblait guère plus gaie.

Assis côte à côte sur un banc de pierre du jardin, celle-ci tournait ses pouces en regardant le soleil disparaître à travers les arbres; celui-là, d'une main distraite, quillait des billes qui s'en allaient se perdre dans le gazon.

Autour d'eux un profond silence, une solitude complète, et cette mélancolie particulière aux derniers beaux soirs d'automne.

L'hôtel bien que rajeuni tout à neuf, semblait reprendre un certain air d'abandon. Toutes les persiennes des grands appartements restaient fermées, ni plus ni moins qu'en l'absence des maîtres. Aucun mouvement dans la maison. Dans la cuisine, aucun bruit, aucun fumet révélateur. Et cependant, c'était l'heure du dîner!

Mais non. Les fourneaux étaient éteints, et par la porte toute grande ouverte aux rayons du soleil couchant, on voyait resplendir les casseroles accrochées à la muraille.

—Hélas! murmura la veuve Criquet, qui s'arrêta tout aussitôt, comme effrayée du bruit de sa voix, et regarda d'un air inquiet autour d'elle.

—Ne vous gênez donc pas, répliqua Polyte, soupirez, ma tante, soupirez... il y a bien de quoi!

—N'est-ce pas? que ça devient intolérable?

—Intolérable, c'est le mot. Comment... on nous laisse d'abord garder la maison pendant six mois... six mois d'été, passe encore; je ne déteste point la fièvre durant la belle saison... et d'ailleurs on se soignait assez bien, tout à son aise. Mais lorsqu'enfin les maîtres sont de retour, au bout d'une semaine de vrai gala, après un bal qui semblait tout au plus clôturer le prologue, crac! tout à coup la pièce s'arrête. N... i, ni, c'est fini. Relâche par indisposition, à perpétuité?

—C'est que c'est véridique ce que tu dis là, petiot. Le lendemain même de ce bal, je dispose un petit déjeuner délicat, pour remettre l'estomac de madame. Madame ne descend pas. Monsieur va déjeuner en ville. Il rentre du moins pour dîner. Madame était sortie. Il attend, s'impatiente et quand madame reparait enfin, ni l'un ni l'autre ne songe à se mettre à table. Ils montent chez eux, ils s'enferment, ils discutent...

—Ah! quant à ça, oui, s'écria Criquet, je suis allé écouter à la porte. Par malheur, je n'ai entendu que des exclamations de monsieur, et des bruits de meubles cassés. Mais c'était suffisants pour comprendre que ça chauffait dur.

—Et pendant ce temps-là, le dîner refroidissait, reprit la cuisinière, un chef-d'œuvre de dîner! ce fut pour les domestiques, mais il ne valait plus rien. Nonobstant, je dévorai ma part d'humiliation sans me plaindre. "Simple querelle de ménage, me disais-je, c'est passager... du temps de feu Criquet j'en ai vu bien d'autres.

—Paraît-il qu'il n'en est pas de même entre vicomtesse et vicomte, répliqua Polyte, car ici la brouille persiste encore, et sans apparence de changement, bien au contraire. Madame sort tous les matins, vêtue comme une simple bourgeoise, sans jamais prendre la voiture, et le soir seulement, vers les sept ou huit heures, elle revient, dans le même équipage, *pedibus cum jambis*.

—Où peut-elle aller ainsi! s'écria la vieille, intriguée au plus haut point.

—Ah! voilà, fit Criquet, voilà le mystère. On nous a bien dit qu'une de ses amies était malade, et qu'elle allait la soigner, lui tenir compagnie. Possible... mais jusqu'à preuve du contraire, je croirai que c'est une colle.

—D'autant plus que, malgré toute mon insistance, je n'ai jamais pu lui faire accepter un simple bouillon. Elle ne consomme ici que de l'eau et sans sucre... car je vérifie chaque matin le sucrier; jamais il n'en manque un morceau.

—Quelle est votre opinion là-dessus, ma tante? vous êtes femme, et vous devez comprendre...

—Faut présupposer qu'elle boude à mort son mari, qui lui aura fait quelque infidélité monstrueuse... Oh! ces gredins d'hommes...

—Mais dans ce cas-là, ma tante, ce serait-elle qui serait en colère, et non pas lui...

—Le fait est qu'elle n'a pas l'air furieuse du tout. Elle paraît triste, voilà tout... mais si douce et si bonne, envers moi surtout. C'est presque malgré sa volonté que je la sers, et bien souvent, je crois qu'elle va me demander pardon d'être ma maîtresse. Une vraie dame du bon Dieu, quoi!

—Quant à monsieur le vicomte, reprit Criquet, c'est une autre paire de manches. Après avoir fait retomber sa mauvaise humeur sur les domestiques, il a congédié tous les nouveaux, comme inutiles... et c'était bien réel, car nous deux, les seuls qui sommes restés, qu'est-ce que nous avons à faire, je vous le demande, sinon répondre à quelques rares visiteurs: "Monsieur n'y est pas, madame non plus." Et ça dans les premiers jours encore, car maintenant il ne vient plus personne, pas même M. Isidore... un frère!... Vous voyez bien, madame Criquet, qu'il ne s'agit pas d'un simple coup de canif dans le contrat, d'une roussissure quelqueconque au torchon conjugal.

—Tas raison, Polyte. Et d'ailleurs, madame aurait déjà pardonné... moi je pardonnais toujours à défunt ton oncle, qui n'était pas aussi bel homme que monsieur le vicomte, tant s'en faut!

—Mais alors qu'est-ce que ça peut être!... voyons, ma tante, voyons... la curiosité me tient, j'en grille.

—Veux-tu que je te fasse part d'une idée qui m'est déjà venue?

—Allez, ma tante.

—L'apparition... tu sais bien... le fantôme.

—Oui, après.

—C'est peut-être la cause de tout le mystère!

—Cependant, vous n'en avez parlé à personne.

—A personne.

—Ni moi non plus.

—N'importe; il y a rapport... c'est toujours ainsi dans les mélodrames.

—Ah! fit Criquet, j'aspire au dénouement... et pour en avoir le cœur net, je vais espionner jour et nuit. Faudra bien à la fin des fins que je découvre quelque chose. Mais dites donc, ma tante, voici la nuit... est-ce que vous n'avez pas faim, vous?

—Médiocrement, répliqua la cuisinière, mais j'en vais pas moins fricoter notre pot-bouille. Pas autre chose à faire... c'est humiliant, pour un cordon-bleu!

—Et moi donc! se répliqua Polyte, moi qui comptais être valet de chambre... valet de chambre des chevaux, oui... je m'en vais leur donner l'avoine.

Déjà Criquet prenait le chemin de l'écurie, lorsque la sonnette retentit tout à coup.

La vieille se retourna sur le seuil de la cuisine, interrogeant son neveu du regard.

—Eh parlez! répondit Polyte, c'est madame qui rentre, à son heure ordinaire.

—Voyons voir? fit la tante en suivant son neveu vers la cour.

—Celui-ci ouvrit la grille.

C'était effectivement Germaine.

Germaine, vêtue d'une robe de mérinos noir, avec un mantelet des plus modestes, un chapeau des plus simples.

Elle portait un carton sous le bras, un parapluie à la main.

—Merci, mon ami, dit-elle, bonsoir, madame Criquet.

—Madame n'a besoin de rien? demanda celle-ci avec une profonde révérence.

—De rien.

—Madame a donc dîné?

—Oui.

—Si cependant madame désirait...

—Vous êtes trop bonne. Merci, vous dis-je, merci.

Tout en faisant ces quelques réponses évasives, Germaine avait gagné le vestibule. Elle s'apprêtait à monter l'escalier.

—Mais laissez-moi vous donner au moins de la lumière ! s'écria la veuve Criquet.

—J'ai là-haut tout ce qu'il me faut, — conclut Germaine avec un geste indiquant qu'elle ne voulait pas être suivie, à demain.

La tante et le neveu se retournèrent l'un vers l'autre.

—Voilà ! fit Polyte.

—Et c'est tous les jours ainsi, répliqua la vieille, excepté les jours de mauvais temps, où elle me prie du moins de nettoyer ses *socles*. Des *socles*... une vicomtesse ! une millionnaire !

—Puisque c'est son caprice d'aller à pied, ou en omnibus... avec la correspondance ! Je l'ai vue l'autre jour dans le bureau, droguant avec son bulletin... elle qui a cinq ou six voitures sous la remise. En voilà une sévère !

—Sans compter qu'à chaque service que je lui rends, elle me fait un petit cadeau sur sa bourse particulière... et de même à la fin de chaque semaine, pour avoir fait sa chambre, ni plus ni moins que si elle demeurait en garni. Ah ! décidément, c'est à se briser la tête contre les murs !

—Ménagez votre occiput, ô ma tante... et regagnons la cuisine. Si je ne me trompe, il était question du souper.

Quelques instants plus tard, les fourneaux s'allumaient.

Un seul fourneau, quelle honte !

Il s'agissait de confectionner un vil miroton.

Polyte se chargea d'éplucher les oignons... généreux enfant !

—Ma tante, dit-il en s'interrompant pour essuyer une larme provoqué par cet impitoyable légume, je pense à une chose, ma tante !...

—A quelle chose, mon neveu ?

—Qu'est-ce que madame peut faire ainsi toute seule, enfermée dans sa chambre, et veillant jusqu'à des heures indues... car, n'importe à quel instant de la nuit qu'on se réveille, sa fenêtre est toujours éclairée.

—Autre énigme ! répliqua la cuisinière en agitant le beurre qui commençait à roussir dans la casserole. J'ai beau fureter pour en découvrir l'explication... rien.

—Cependant ce carton qu'elle emporte parfois, comme au jour d'hui ?

—Quand elle ne l'emporte pas, faut croire quelle le serre dans un tiroir.

—Mais ce tiroir ?

—Tout est fermé à clef, toujours. Oh ! va, si je n'ai rien surpris, ce n'est pas mauvaise volonté...

—Je vous crois, ma tante ! mais comment, aucun indice ?

—Aucun... si ce n'est que les trois quarts du temps, le lit n'est même pas défait.

—Elle ne dort donc plus ?

—Faut croire.

—A moins qu'elle n'ait recours à l'hospitalité conjugale, hasard le malicieux Criquet en clignant de l'œil vers la fenêtre du mari.

—Jamais ! répliqua la tante avec un geste majestueux de sa mouvette. Oh ! quant à ça, jamais ! D'ailleurs son mari ne rentre plus que le matin, lorsqu'il rentre.

La sonnette retentit une seconde fois.

Les deux Criquet se regardèrent, tout stupéfaits.

—Qu'est-ce qui peut venir maintenant ? fit la vieille.

—Je ne sais pas... j'ai peur.

On sonna derechef, avec impatience.

Polyte courut vers la grille, tandis que sa tante allait regarder à la fenêtre donnant sur la cour.

C'était un cavalier, c'était Gaëtan.

—Madame est-elle chez elle ? demanda-t-il d'un ton bref.

—Oui, monsieur le vicomte.

—Nous n'y sommes pour personne, entends-tu, pour personne.

Et jetant la bride aux mains de Criquet, il s'achemina vers le perron d'un pas rapide.

Polyte s'empressa de rentrer le cheval à l'écurie.

Puis se précipitant vers sa tante, qui venait d'entr'ouvrir la fenêtre de la cuisine aussitôt après la disparition du maître.

—Tant pis, fit Criquet à voix basse, faut que je devine enfin le logographe !

—Comment !

—Je vais colloquer mon oreille au trou de la serrure.

—Puisses-tu réussir !

Déjà Polyte se faufilait sans bruit dans la maison.

Mais il ne tarda pas à se voir arrêté par un obstacle inattendu.

La porte qui communiquait avec le pavillon était fermée en dedans, à double tour.

Impossible d'aller plus loin, impossible de rien entendre.

Plaignons Criquet.

Mais, plus heureux que lui, transportons-nous au-delà de cette porte, et nous saurons peut-être le mot de l'énigme.

II

UNE FEMME DE CŒUR.

Une seule lampe, pourvue de son abat-jour, éclaire la chambre de Germaine.

Cette lampe est posée sur une table où se trouvent des couleurs, des godets, une aquarelle inachevée.

Germaine est assise devant la table ; elle manie activement le pinceau, elle termine cette aquarelle.

Tout à coup, au milieu du silence, un pas éloigné réveille les échos de la maison déserte. Ce bruit se rapproche rapidement.

Germaine a relevé la tête.

Une main tourne extérieurement le bouton de la porte qui, fermée en dedans par un léger verrou, résiste à ce premier effort.

—Qui est-là ? demande la jeune femme de plus en plus surprise, déjà presque inquiète.

—C'est moi ! répond la voix de son mari, ouvrez !

—Un frisson général parcourt le corps de Germaine ; une pâleur mortelle se répand sur ses traits ; elle lève les yeux vers le ciel comme afin de lui demander du courage.

Puis, reconfortée par cette muette prière, elle se lève pour aller ouvrir.

Mais déjà sans doute l'impatience s'est emparée de Morénas. Une violente secousse brise le verrou, la porte s'ouvre avec éclat, renversant à moitié Germaine.

Gaëtan ne daigne pas s'en apercevoir. Il entre brusquement, parcourt du regard la chambre tout entière, entr'ouvre les rideaux de la fenêtre, ceux de l'alcôve.

—Monsieur ! questionna la vicomtesse justement offensée, monsieur... qui donc pensiez-vous trouver ici ?

—Qui sait ! votre cousin Henri Duvernay peut-être.

—Cet outrage ne saurait m'atteindre, monsieur, je ne crois pas l'avoir mérité.

Tout en faisant cette réponse avec un calme parfait, Germaine essayait sa main blessée. Quelques gouttes de sang traversèrent le mouchoir.

A cette vue un changement soudain s'opéra dans l'allure du vicomte.

—Germaine ! s'écria-t-il avec un accent de regret mêlé de honte, ah ! je t'ai fait mal...

Ce tutoiement, le geste qui l'avait accompagné, semblèrent bien davantage encore blesser la jeune femme. Elle fit un pas en arrière, elle répliqua dans un froid sourire :

—Ce n'est rien... c'est à la main gauche, ça ne me gêne pas pour travailler.

—Travailler ! se récria Morénas avec un retour d'emportement.

Elle l'arrêta en lui désignant un fauteuil, et vint reprendre la place qu'elle occupait un instant plus tôt.

Divers sentiments se succédaient en se combattant sur la physionomie tourmentée de l'ex-chef des vampires. Tantôt c'était la jalousie, la colère, la haine... évidemment il était venu dans des intentions mauvaises ; tantôt c'était le désir d'être par-

donné, d'être aimé. Il se contenaît alors, il n'osait plus, il se reprénaît à l'espérance.

— Veuillez être assez bon pour m'expliquez le motif qui vous amène ? interrogea enfin la fille de Guillaume.

— Est-il donc besoin d'un motif pour que je vienne ici !

— Nullement, c'est votre droit... Je ne le conteste point... je vous écoute.

Le vicomte s'était assis, mais il gardait le silence.

Ce silence devint embarrassant pour Germaine. Afin de se donner une contenance :

— Permettez que je continue, dit-elle, en reprenant son pinceau.

Gaëtan l'y autorisa du geste, mais presque aussitôt se croisant les bras :

— Ah ! çà, cette plaisanterie ne finira donc pas ?

— Quelle plaisanterie, monsieur ?

— Eh ! parbleu, vous le savez bien...

— Si c'est à mon travail que vous faites allusion, permettez-moi de vous rappeler une fois encore que, ne voulant rien accepter de mon mari, rien de mon père, il faut désormais que je gagne ma vie. J'ai été élevée à cela, du reste, et c'est dans la pension même où j'étais sous-maîtresse que j'ai retrouvé des leçons. On a bien voulu m'y recevoir comme professeur externe. Plus tard, si vous voulez bien consentir à me rendre enfin ma liberté.

— Ne l'espérez pas ! jamais !

— Je le regrette, et pour vous non moins que pour moi-même. C'est un couvent d'où je ne sortirais plus, où je vieillirais oubliée, tranquille et priant pour tous ceux qui ont besoin de prières. Oui, monsieur, pour vous tout le premier. Cela ne vaudrait-il pas mieux aussi, voyons ? vous aussi vous seriez libre...

— Jamais, vous dis-je, jamais !

— Soit, monsieur, je connais mon devoir, et je le remplirai. Germaine se remit à son aquarelle.

— Votre devoir, reprit Moréna après un nouveau silence, c'est d'être ma femme et de vivre comme telle.

— Monsieur le vicomte, je vous en supplie, ne renouvelons pas de pénibles scènes... ne me contraignez pas à redire des choses que je voudrais pouvoir oublier. Mes résolutions sont irrévocables.

— Mais, si je suis malheureux ainsi, moi !

— Croyez vous donc que je sois heureuse !

— C'est votre faute. Si vous vouliez...

— Impossible, monsieur le vicomte, impossible ! Mon père l'a bien compris, lui, je ne l'ai pas revu... je ne pourrais pas le revoir.

À ce cruel souvenir, les larmes arrivant, elle se voila des deux mains le visage.

Durant quelques secondes on n'entendit plus dans la chambre que le bruit de la respiration oppressée du vicomte.

Tout à coup Germaine sentit qu'il s'approchait, qu'il allait la saisir dans ses bras.

Elle se redressa vivement, elle bondit jusqu'à l'autre extrémité de la table, à son tour elle s'écria :

— Jamais !... oh ! jamais !...

Gaëtan eut un cri de rage, il se mit à marcher à grands pas.

— Vous voyez bien, hasarda Germaine, qu'il vaudrait mieux que je fusse au couvent. Si je travaille ainsi, en dehors de mes leçons, c'est afin d'y gagner ma dot.

Moréna se précipita sur l'aquarelle qu'elle lui désignait, et, la froissant dans ses mains, il en jeta les morceaux par la chambre.

— C'est cinquante francs de perdus, répondit-elle. Mais vous êtes le maître... je recommencerai.

Tant de résignation, tant de douceur triomphèrent enfin de la colère du bandit.

— Pardonnez-moi ! fit-il en courbant la tête, mais comprenez donc enfin que je vous aime... et qu'il faudra bien que votre volonté, toute patiente et forte qu'elle soit, cède enfin à la mienne ! Je ne voudrais pas employer la violence... non, non...

mais n'est-il donc pas un moyen de me racheter à vos yeux, un moyen de vous fléchir... dites ?

Et, tandis que ses yeux menaçaient encore, il tendait vers elle ses mains suppliantes.

Durant quelques instants, la jeune femme resta pensive.

Puis, relevant le front tout à coup.

— Écoutez moi, répondit-elle, et que Dieu, qui vient peut-être de m'inspirer, vous conseille. Oui, j'ai tort de me montrer impitoyable... oui, il n'est pas de faute, pas de crime, pas de chute si profonde dont on ne puisse se relever par un effort héroïque. Mais je vous en prévins d'avance, il faut un repentir sincère, un sacrifice complet, du temps, de la vertu, du courage...

— Parlez, Germaine, oh ! parlez... je vous aime assez pour avoir tout cela. Que faut-il faire ?

— Partir partir dès demain. trouver quelque contrée nouvelle où vous puissiez consacrer au bien toute cette énergie, toute cette intelligence que, jusqu'à ce jour, vous avez mise au service du mal... et qui sait, plus tard, si Dieu vous permettait une éclatante revanche, si vous me donniez cette preuve d'un véritable dévouement, j'irais vous rejoindre alors, et peut-être...

— C'est étrange, interrompit le vicomte devenu songeur à son tour, ici même, une autre femme m'a déjà tenu ce langage.

— Elle avait raison, reprit Germaine, et sans la connaître, je suis fière de me rencontrer avec elle. C'est le seul parti qui vous reste à prendre, c'est la seule réhabilitation qui vous soit possible. mais, croyez moi, hâtez-vous. Dieu se lasse de laisser le crime impuni... demain peut-être il serait trop tard ! Germaine devenait sublime d'inspiration ; avait l'air vraiment de parler au nom du ciel.

— Il est certain, murmura Gaëtan, que si je me décidais à recommencer la vie dans une contrée lointaine, avec les ressources que me fournirait ma fortune...

Un sourire amer se dessina sur le pâle visage de Germaine.

— Pardon, fit-elle, vous ne m'avez pas comprise monsieur.

— Comment ?

— Le premier acte de repentir, ce serait le sacrifice de tout cet argent sur lequel le sang des victimes a marqué sa trace ineffaçable. Dès que j'en ai connu la source, j'y ai renoncé, moi ! je l'ai rejeté bien loin, sans même vouloir en retenir une obole...

— Des millions !

— Ce sont de ces millions là qu'il faut vous purifier tout d'abord ; ce sont eux qui me font horreur en vous ?

— Mais que voulez-vous donc que j'en fasse,

— Ils ne vous appartiennent pas ! restituez-les.

— A qui ?

— A ceux dont ils sont le légitime héritage.

— A M. Henri Duvernay, n'est-ce pas ! s'écria Moréna avec une ironique colère, voilà donc où vous vouliez en venir... hypocrite... Ah ! ah ! je vous comprends maintenant.

— Monsieur !

— Assez, madame, assez ! l'autre aussi, celle qui me donnait ce même conseil, c'était par amour pour ce même homme. Oh ! cet homme, cet homme, je le rencontrerai donc toujours sur mon chemin !

Moréna arrivait au paroxysme de la rage. Il avait repris une cravache qu'il tenait en entrant, il en menaça Germaine.

— Prenez garde à ce que vous allez faire, répondit-elle avec une émotion pleine de dignité, je vous en avertis, monsieur, prenez garde !

Et comme il allait s'élançer vers elle :

— Un pas de plus, je sonne... on accourt... et c'est aux tribunaux que je demanderai ma liberté.

— Sans doute pour l'aller rejoindre, lui ! n'essayez pas de nier que ce soit votre intention, je sais tout.

— Alors, répliqua douloureusement Germaine, alors monsieur, vous devez savoir qu'il ne m'aime pas.

— Mais vous l'aimez, vous !

— Je ne vous l'ai jamais caché, je ne sais pas mentir.

—Malheureuse !

Et Moréas, ivre de fureur, leva sa cravache.

Déjà Germaine touchait le cordon de la sonnette.

Il arrêta vivement sa main, et face à face, l'œil étincelant, la voix stridente :

—Non !... non ! dit-il, cette joie vous manquera... pas si bête que de vous la donner ! je connais maintenant le moyen de vous réduire à ma merci, J'excelle à toutes les armes, et quand un adversaire croise le fer avec moi... c'est un homme mort. Je le provoquerai, votre Henri, je le tuerai !

Germaine eut un premier mouvement d'effroi.

—Ah ! fit le bandit triomphant, vous allez me demander sa grâce ?

—A vous... non... mais à Dieu qui le protégera contre votre injuste haine !

Et Germaine, comme ne voulant plus rien entendre, alla s'agenouiller devant une image du Christ que venait d'indiquer sa main.

—Je vous donne cette nuit encore pour réfléchir, conclut Moréas, mais souvenez-vous de mes paroles : si demain, à mon retour, je ne vous trouve pas ici, soumise à mon obéissance absolue... malheur à lui, malheur !

Et, reformant brutalement la porte, il sortit.

Quelques minutes plus tard, sur le pavé de la cour, puis sur celui de la route, on entendit le bruit d'un cheval s'éloignant au galop.

Germaine priaît toujours.

III

COMMENT LE SAUVER !

Ce même jour, vers les premières blancheurs de l'aube, Germaine s'était réveillée en jetant un cri d'effroi.

Pauvre jeune femme ! brisée de fatigue et d'émotion, elle avait fini par succomber au sommeil, elle s'était jetée toute habillée sur son lit, mais sans pouvoir retrouver, même dans l'engourdissement physique le calme de l'esprit, le repos du cœur.

Le cauchemar était venu se dresser à son chevet, secouant au-dessus d'elle son noir manteau rempli de terreurs. Toutes sortes de spectres et de visions l'avaient obsédée, torturée. C'était son père devenu fou furieux, qui l'étranglait d'une main sanglante ! C'était Isidore, agonissant au milieu de l'ivresse de l'absinthe ! c'était surtout Moréas qui, le regard enflammé, le bras menaçant, poursuivait Henri Duvernay.

Il venait enfin de l'atteindre... il le tenait terrassé sous son genou, il allait le frapper d'un poignard !

C'est alors que Germaine s'était réveillée, toute éperdue d'épouvante.

Elle promena autour d'elle un regard effaré, elle passa la main sur son front baigné d'une froide sueur, elle voulut se souvenir... elle se souvint.

Moréas avait dit : " Je le provoquerai, je le tuerai ! Germaine savait que l'ex-chef des Vampires était d'une merveilleuse adresse à toutes les armes, et savait assassiner au grand jour de même que dans les ténèbres, dans un duel ainsi que dans un guet-apens.

Durant le voyage d'Italie, sans doute pour se donner une chevaleresque apparence aux yeux de sa femme, il avait saisi l'occasion de briller dans un de ces sanglants tournois que patronne le point d'honneur, il en était revenu victorieux, il s'était fait la réputation d'un duelliste invincible.

S'il entraîna Henri sur le terrain, Henri était perdu,

—Il faut que je le sauve ! se dit Germaine.

Mais comment ?

Le seul moyen c'était de s'avouer vaincue elle-même, c'était de redevenir, mais sciemment cette fois, la compagne soumise, la complice, l'esclave de ce bandit.

Pour le salut de celui qu'elle aimait, Germaine eût tout sacrifié, tout osé, tout souffert. Mais cela, non ! non ! Son âme se révoltait rien qu'à cette pensée, son dévouement reculait avec horreur... Impossible !

—Si j'allais trouver sa mère, pensa-t-elle, si je lui disais : empêchez-le de se battre.

Mais après un instant de réflexion :

—Ce serait alarmer ma pauvre tante, et voilà tout. Son fils lui promettrait peut-être d'être prudent ; mais je le connais, il est plein de courage et de fierté, il ne saurait garder son sang froid devant une insulte. S'il était averti, cependant, s'il se tenait sur ses gardes...

Germaine pensa à Charlotte.

—Hélas ! en pareille conjoncture, une sœur n'a guère plus d'influence qu'une mère. Et d'ailleurs comment s'expliquer, se faire comprendre... elles ne savent rien, qu'elles ignorent toujours. Mon père et mon mari leur ont fait assez de mal, sans que j'aille leur apporter encore ce nouvel effroi, cette nouvelle douleur !

Durant quelques instants, Germaine resta songeuse.

Puis tout à coup :

—Ah ! si je pouvais parler moi-même à Henri ? il connaît ma situation, il m'a prouvé son amitié, il aurait pitié de mes larmes, et j'en suis certaine, il ne me refuserait pas un serment qu'il tiendrait. Mais folle que je suis ! ce serait une démarche compromettante, hasardeuse et qui pourrait donner raison à son ennemi... Je ne puis pas d'ailleurs, je ne dois pas.

Germaine voulut écrire. Elle y renonça bientôt, ces choses-là ne s'écrivent pas !

Le souvenir d'Isidore se présenta à sa pensée. Isidore soupçonnait une partie de la vérité, il était redevenu l'ami d'Henri, il se ferait l'écho de Germaine, il obtiendrait un engagement formel qui la rassurât et même, au besoin, il serait là pour atténuer la querelle.

Heureuse de cette inspiration, Germaine sortit immédiatement, prit une voiture, et se fit conduire chez son frère.

Isidore n'était pas rentré depuis l'avant-veille.

—Le malheureux ! pensa Germaine, mais il veut donc abrégé encore le peu de jours qui lui restent !

Le domestique d'Isidore prétendait ignorer où se trouvait son maître.

—Peut-être, dit-il enfin, peut-être monsieur sera-t-il allé déjeuner chez son père ?

Germaine regagna sa voiture, et jeta vivement au cocher l'adresse de Guillaume Duvernay.

Le petit hôtel des bords du canal avait un aspect plus silencieux, plus abandonné, plus sombre encore qu'à l'époque de notre dernière visite.

Germaine était partie, Isidore ne venait que très rarement, Guillaume vivait dans un isolement complet, dans une sorte de claustration morne et farouche.

—Mon frère est-il là ? demanda Germaine au domestique qui vint à sa rencontre.

—Voilà près d'une semaine que nous ne l'avons pas vu, madame... mais monsieur votre père sera bien heureux de vous voir.

—Irait-il plus mal ?

Le domestique secoua la tête d'une façon lugubre, et fit un pas pour aller prévenir son maître.

La jeune femme eut un mouvement pour l'arrêter.

Depuis la scène du bal, elle n'avait pas revu son père ; elle appréhendait de se retrouver avec lui.

Mais il y avait quelque chose de si lamentable dans la physionomie du serviteur, dans la taciturnité de la maison, dans l'air qu'on y respirait, que Germaine se dit :

—C'est mon devoir... allons... du courage !

Guillaume se tenait dans l'oratoire.

Accroupi plutôt qu'agenouillé sur la marche du prie-Dieu, ce fut à peine s'il reconnut sa fille.

—Ah ! murmura-t-il enfin, c'est toi ? Pourquoi donc es-tu venue aujourd'hui ?... aujourd'hui je veux rester seul, tout seul... et demain aussi, surtout demain... oh ! j'en ai bien peur de demain !

—Pourquoi ? questionna-t-elle de plus en plus étonnée, de plus en plus pavorée de cet étrange accueil.

—Tu ne te souviens donc pas?... ah! tu es bien heureuse, toi, d'avoir oublié... c'est demain l'anniversaire de la mort de Pierre Duvernay!

—Ah! fit Germaine en se reculant, non moins épouvantée de cette date que du regard de son père.

—Oui, poursuivit-il avec un tremblement fébrile, il y a déjà un an... ou plutôt rien qu'un an... car c'est étrange... parfois il me semble qu'il y a un siècle, et parfois que c'était hier... hier soir que nous étions là tous les deux, dans la maisonnette du chantier, regardant par ici... moi dévoré de convoitise et de haine, lui me poussant au crime, et me mettant un couteau dans la main... oh! cet homme, cet homme... ce démon!... quand pourrai-je enfin l'étreindre, l'anéantir, le briser ainsi!

Depuis quelques instants déjà Guillaume s'était redressé, il venait de saisir un escabeau de chêne, il le tordit entre ses mains nerveuses, il en écrasa les débris sous ses pieds.

Puis, retroussant ses manches pour montrer ses bras amaigris, mais à la surface desquels les muscles, dépouillés de toute chair, se gonflaient et frémissaient comme ceux d'un convulsionnaire.

—Hein! fit-il avec une orgueilleuse exaltation, comme je suis fort maintenant... par accès, par épilepsie peut-être... mais si Dieu me rend ainsi, vois-tu, c'est afin que je te délivre, toi... c'est afin que je me venge!

En réalité, la force dont Guillaume venait de donner la preuve tenait du miracle. C'était un des résultats du mal étrange dont il était possédé, c'était une sorte de crise éphémère durant laquelle ce cadavre vivant avait des ressorts d'acier.

Cette énergie factice s'éteignit aussitôt, avec la colère qui l'avait fait naître. Le fratricide laissa retomber ses bras inertes, sa taille se courba de nouveau, tout son corps se reprit à trembler. Ce n'était plus qu'un vieillard, étonné lui-même, effrayé du prodige qui venait de s'accomplir en lui.

—Ne parlons pas de vengeance, balbutia-t-il à voix basse, c'est le jour des larmes, de la prière et du deuil!

Il alla s'agenouiller devant le crucifix.

Alors seulement Germaine remarqua que ce crucifix était voilé d'un crêpe, et que Guillaume portait un long vêtement noir.

Au bout de quelques secondes, il se retourna sur le prie-Dieu, et reprenant sa posture première:

—Je ne peux pas prier! s'écria-t-il avec sanglots, ah! Germaine, Germaine, si tu savais ce que je souffre...

Elle voulut s'élançer vers lui.

—Non, fit-il en l'arrêtant du geste, je ne mérito pas ta pitié... je n'en veux pas... laisse-moi... mon contact te porterait malheur aujourd'hui... garde-toi de revenir demain... cet anniversaire nous sera fatal à tous trois... mais va-t'en donc! te dis-je... je t'en supplie... je le veux... va-t'en! va-t'en!...

Germaine obéit, et laissant un mot pour Isidore, elle regagna le fiacre qui l'attendait.

À quelques pas plus loin se tenait un cabriolet, dont le cocher s'était endormi.

Sur le bord du canal, un jeune garçon vêtu d'une blouse bleue comme un simple gamin, mais les jambes emprisonnées dans de hautes guêtres de drap gris, révélant le domestique de bonne maison, s'amusait à faire des ricochets avec des débris d'ardoises.

Sa casquette, rabattue en avant, masquait à demi son visage. Disons-le de suite, c'était monsieur Polyte Criquet.

À peine Germaine eut-elle disparu dans le fiacre que, grimé dans le cabriolet, il réveilla le cocher.

—Nous continuons le même jeu? demanda celui-ci.

—Toujours, répliqua Polyte, mais à distance et sans en avoir l'air.

La veille au soir, avant de quitter l'hôtel, Morénas avait dit à Criquet:

—Tu sortiras demain en même temps que madame et, sans te laisser soupçonner par elle, tu lui serviras d'escorte. Voici

vingt francs. Si madame prend une voiture, tu agiras de même. Partout où elle entrera tu attendras qu'elle ressorte, et ainsi de suite, à moins que ce ne soit rue Bayard No. 7, auquel cas tu viendrais m'en avertir immédiatement, au galop.

—Où monsieur sera-t-il?

—Depuis six heures du matin jusqu'à trois heures, ici. De trois heures à quatre heures, à cheval dans les Champs-Élysées, entre l'Arc-de-Triomphe et le rond-point. De quatre à six, au gymnase Roux, également rue Bayard. Si je suis content de toi, cent francs... sinon je te chasse.

À cette dernière menace, Polyte avait naturellement préféré l'autre perspective.

Mais il s'était abstenu de révéler ce nouvel incident à la veuve Criquet, dans la crainte que celle-ci n'eût l'idée de prévenir madame la vicomtesse.

Non point que Polyte lui-même ne portât un certain intérêt à Germaine. Les intérêts étant égaux, il eût infailliblement préféré sa cause. Mais la vicomtesse ne donnait plus que des pièces de cinquante centimes, et le vicomte promettait des billets de cent francs. Notre groom n'hésita pas à se transformer en espion.

Le lendemain matin, dès six heures, il était à son poste, c'est-à-dire dans la cour de l'hôtel, étrillant un cheval pour se donner contenance.

Morénas rentra, sans doute du club.

—Eh bien?—demanda-t-il à Criquet, mais plus du regard encore que la voix.

—Personne encore, répliqua de la même façon l'apprenti mouchard.

—Tu te souviens bien de tes instructions?

Pour toute réponse, Polyte exhiba son calepin sur lequel il avait tout écrit.

—Parfait!—dit Gaëtan,—je compte sur ton zèle, sur ton adresse.

—Et sur mes jambes,—crut devoir ajouter Criquet.

Le vicomte monta dans sa chambre, se déshabilla, se coucha, s'endormit du sommeil du juste.

Polyte continua la toilette de ses chevaux.

Vers les huit heures, Germaine parut sur le perron, traversa la cour.

Elle sortait à pied, comme d'habitude.

À peine eut-elle dépassé la porte que Polyte, regagnant aussitôt l'écurie, endossa vivement une blouse par-dessus sa veste, se coiffa d'une casquette enfoncée jusque sur les sourcils, et s'élança sur les traces de Germaine.

Elle était bien trop préoccupée pour s'apercevoir qu'on la suivait.

À la première place de voitures, elle monta dans un fiacre. Polyte s'installa dans le cabriolet que vous savez.

Durant la visite chez Isidore, il était là, caché sous une porte voisine et guettant sa proie, tout en fumant un panatellas.

On sait quelle fut son occupation lors de la seconde halte sur le quai du canal.

Le fiacre reprit le même chemin qu'il avait déjà parcouru, s'arrêta devant la même porte où tout d'abord il s'était arrêté.

Germaine espérait que peut-être son frère serait enfin de retour.

Il n'en était rien.

Une seconde lettre fut écrite, pour le supplier de venir immédiatement la rejoindre au pensionnat où elle allait donner des leçons.

Ce pensionnat était situé vers le milieu du faubourg Saint-Honoré.

Là, Germaine congédia sa voiture.

Polyte agit de même à l'égard de la sienne, et, durant une heure environ, se promena sur l'autre trottoir.

Puis, impatient de cette faction prolongée, il entra dans un estaminet borgne qui se trouvait presque en face du *Sharding Schell*, et s'y fit servir une tasse de chocolat, escortée d'une flûte et de plusieurs brioches.

—Croquer le marmot ne suffisait plus à mon estomac,—pensait-il.

A la fin de la dernière brioche, Germaine n'avait pas encore réparé.

Criquet s'offrit successivement plusieurs grogs, et parcourut tous les journaux de l'établissement, mais sans perdre de vue la grande porte verte qui s'était refermée sur madame la vicomtesse.

Il s'était placé à la première table, tout contre le vitrage. Un interstice entre deux rideaux lui fournissait un observatoire des plus commodes.

Mais les heures s'écoulaient et, comme sœur Anne au sommet de la tour de Barbe-Bleue, Polyte ne voyait rien venir.

Aussi le temps commençait à lui sembler long.

Hélas ! il pesait bien d'avantage à Germaine, qui vainement attendait son frère.

A chaque porte qui s'ouvrait, à chaque bruit qui se faisait entendre, elle relevait la tête, elle regardait, croyant enfin l'apercevoir... et ce n'était pas lui !

Pauvre Germaine ! En ce moment peut-être son mari mettait à exécution sa terrible menace... en ce moment peut-être Henri était rencontré par Morénas, insulté par lui... le duel devenait inévitable... ce duel, pour Henri, c'était la mort !... et Germaine ne pouvait rien, rien... elle était obligée de rester là, donnant des leçons de musique... oh ! c'était horrible !

Quatre heures sonnèrent, Isidore n'était pas encore arrivé.

Plus de doute, il était absent de Paris, il ne viendrait pas.

Les élèves de Germaine durent prendre de singulières leçons ce jour-là.

C'était le tour d'une tapageuse fillette, plus étourdie, plus babillarde et plus riieuse encore que toutes les autres.

—Je vous en supplie, — s'écria tout à coup l'institutrice, — taisez-vous... laissez-moi, vous me faites mal !

Sur son pâle visage, il y avait une telle anxiété, une si poignante douleur que l'enfant, toute surprise et toute contristée, sortit aussitôt.

Une sorte de trêve en résulta, durant laquelle Germaine étroignit à deux mains sa tête en feu.

Par une de ces hallucinations que suscite le désespoir, par un de ces mirages que la fièvre reflète dans le cerveau, son rêve de la nuit précédente se redressa tout à coup devant elle. Elle revit les deux adversaires l'épée à la main... Henri reculant, chancelant, tombant, transpercé d'outre en outre par Morénas.

—Non ! — s'écria Germaine éperdue, — j'empêcherai cela... j'irai moi-même puisqu'il le faut... j'irai ?

Déjà elle était debout, remettant à la hâte son chapeau, son châle, pour sortir à l'instant, pour courir vers Henri.

Mais, vers le milieu de la salle, cette pensée l'arrêta tout à coup, qu'elle ne saurait pas où le trouver, qu'elle ignorait son adresse.

Cette adresse cependant, elle l'avait vu quelque part écrite, imprimée... mais où cela ? où donc ?... Elle avait beau fouiller dans sa mémoire, elle ne s'en souvenait plus.

Une bibliothèque était entr'ouverte devant elle. Sur un des rayons de cette bibliothèque, il y avait une brochure d'un vert pâle, le livret de la dernière exposition.

Germaine l'aperçut, la reconnut. C'était là, c'était dans ce livre, — elle se le rappelait maintenant, — que se trouvait le nom de Henri, son nouveau domicile.

Peut-être une parenthèse devint-elle nécessaire ici pour donner quelques explications à ce sujet.

Après le succès de la vente inespérée des premiers tableaux de Henri Duvernay, au retour de Christian, vers la fin d'août, les deux artistes étaient venus demeurer dans un même appartement, comme deux frères.

C'était l'indication de cet appartement qui se trouvait dans le livret de l'exposition.

Germaine venait de s'en emparer, elle le feuilletait d'une main tremblante.

La porte s'ouvrit, donnant passage à la directrice de l'institution :

—Que vient-on de me dire, Germaine... que vous étiez souffrante !

—Oui, madame, oui, ma mère... et je vous demanderai la permission de retourner à l'instant chez moi.

Germaine mentait. Dans la brochure qu'elle reposait sur le piano, elle venait de retrouver cette indication :

HENRY DUVERNAY,
7, rue Bayard.

L'autorisation qu'elle sollicitait lui fut aussitôt accordée.

On voulait même envoyer chercher une voiture.

—Non, — remercia-t-elle, — ce serait du temps perdu... ce n'est pas loin ici... le grand air et la marche me feront du bien... j'irai à pied... plus vite.

En moins d'une minute elle fut dans la rue.

—Enfin ! — dit Criquet toujours à son observatoire.

—Il solda sa dépense, et reprit sa poursuite.

Germaine marchait d'un pas rapide, et sans hésiter maintenant. Elle n'avait plus qu'une crainte, c'était d'arriver trop tard.

Parfois cependant, l'idée des périls d'une semblable démarche lui revenait à l'esprit, et, sans ralentir le pas, elle tournait la tête afin de se convaincre que personne n'était là qui l'eût reconnue, qu'il s'avisât de la suivre.

Outre qu'il était suffisamment travesti, l'alerte Criquet trouvait toujours le moyen de dissimuler sa personne ou tout au moins ses intentions.

Germaine n'eût aucun soupçon, aucune velléité de défiance.

Elle atteignit bientôt le rond point des Champs-Élysées, elle gagna la rue Bayard.

Arrivée devant la maison portant le numéro 7, elle y disparut. Quelques secondes plus tard, Polyte passait à son tour devant cette même maison.

S'étant assuré du numéro.

—C'est bien là ! — se dit-il, il ne me reste plus qu'à courir prévenir M. le vicomte. Il est cinq heures maintenant... où m'attend-il ?

Criquet venait d'ouvrir son calapin, il lut : De quatre heures à six heures au Gymnase Roux.

—Facile à reconnaître par sa façade ornée de bas-reliefs et par la statue de la renommée qui surmonte son fronton, le Gymnase Roux n'était qu'à deux pas de là.

—Comme ça se trouve ! — pensa Criquet, — décidément le hasard s'en mêle, ou bien M. le vicomte, malin comme un diable, aura pressenti que sa femme viendrait se jeter d'elle-même dans la gueule du loup.

Malheureusement pour Germaine, et peut-être aussi pour celui qu'elle voulait sauver, cette dernière supposition semblait la plus vraisemblable.

IV

LE GYMNASSE ROUX

Le gymnase de la rue Bayard eut pour fondateur le colonel Amoros. Il venait d'être repris, il est dirigé maintenant encore par le professeur Roux, *l'homme le plus fort de France*.

Sous ce rapport, c'est un professeur émérite, un médecin, et des plus habiles. Les enfants débiles et contrefaits, il les métamorphose, il les retrempe, il leur donne une nouvelle vie. Aux hommes que menace une obésité précoce, il enlève les *chairs inutiles* et rend, pour ainsi dire, une seconde jeunesse. Ceux que les excès ont épuisés, ceux en qui les sources de la vie semblent se tarir, il les ressuscite, il les ranimé, il les régénère, il en refait des hommes.

Combien n'en ai-je pas vu arriver chez lui, de ces vieillards prématurés, de ces pâles moribonds n'ayant plus que le souffle, ne marchant plus qu'avec peine, et qui courent maintenant, respirant à plein poumons, alertes et forts.

C'est ce que savait bien Henri Duvernay ; c'est pourquoi, rencontrant un jour Isidore, sur le visage duquel se lisait une sorte de dépérissement fatal, il lui avait parlé du gymnase Roux.

—Mais, voulut objecter le frère de Germaine, mais j'ai renoncé à me soigner... tous les médecins y ont perdu leur latin.

—Celui-là ne le sait pas... ce n'est pas un savant... mais il est de ceux qui parfois réalisent des miracles.

Isidore s'était laissé conduire au gymnase.

Le docteur Roux n'avait pas eu besoin d'un long examen. Dès le premier regard il avait tout deviné.

Aussi, lorsque Henri s'était mis en devoir de lui donner quelques explications :

—Inutile, avait-il répondu, je connais monsieur, son histoire, sa maladie, sa façon de vivre.

—Et vous chargez-vous de lui rendre la santé ?

—Peut-être... s'il accepte mes conditions.

—Quelles sont-elles ?

—D'abord, et d'une, il ne fumera plus.

Isidore voulut se récrier.

—Je tolère deux cigares par jour, répliqua Roux, mais pas davantage.

—Après ? demanda Henri.

—Il se gardera de toute espèce d'excès. Il ne boira plus que très-modérément, et jamais de champagne, jamais d'absinthe !

—Est-ce tout ?

—Au lieu de passer les nuits blanches, nous nous couchons militairement à dix heures, afin de pouvoir nous lever en conséquence et respirer l'air vivifiant du matin. Telle est, sauf quelques petites recommandations de détail qui reviennent plus tard, telle est l'ordonnance du docteur.

—Mais la gymnastique ?

—J'y arrive. Nous en ferons ensemble, progressivement, sans fatigue. Je vous dirigerai moi-même, et dans six mois je réponds de refaire de vous un gaillard alerte et dispos, comme votre cousin Henri... mais si vous promettez de rester fidèle à la consigne, et si vous tenez religieusement votre promesse. Au cas contraire, tout ce que nous ferions resterait à peu près inutile, je vous en prévient d'avance. Et n'espérez pas me tricher, on ne me trompe pas, moi !

Isidore sourit, et répliqua franchement :

—Je ne me sens pas ce courage-là. Courte et bonne, voilà ma devise... Et plutôt que de vivre à la Spartiate, j'aime mieux mourir en Romain de la décadence, les fleurs du plaisir au front et le verre à la main.

—A votre aise ! conclut Roux, et n'en parlons plus... je vous volerais votre argent.

Mais Henri montra tant d'insistance, de raison, d'amitié que son cousin finit par en être touché, sinon convaincu.

—Je tâcherai, fit-il.

—Ça ne me suffit pas, déclara l'honnête gymnasiarque, j'exige un engagement formel. Sinon, non.

—Je t'en supplie ! s'écria Henri, au nom de ta sœur, au nom de Germaine !

—Allons, soit ! je promets.

—Sur l'honneur ?

—Sur l'honneur !

Dès le lendemain les exercices commencèrent.

Dans l'intention généreuse d'encourager son voisin, Henri manquait rarement d'y assister. Christian aussi. Les deux artistes demeuraient à quelques pas du gymnase. Anciens élèves de Roux, ils étaient restés ses amis.

D'ailleurs, ils étaient de ceux qui croient à la gymnastique et qui la jugeaient nécessaire, surtout comme délassement des travaux de l'esprit.

Durant une quinzaine, Isidore ne fallit pas au pacte juré. Déjà même, il éprouvait un bien-être physique, une recrudescence de santé, de force et de joyeuse humeur.

Mais un matin, Roux le regarda dans les yeux, fit la grimace et lui dit :

—Vous avez fumé hier plus de deux cigares, et vous avez bu de l'absinthe.

—C'est vrai, reconnut Isidore, tout stupéfait de la perspicacité de son médecin, vous avez vraiment un regard auquel on ne peut rien cacher... mais voyons... soyez indulgent... une fois n'est pas coutume.

—Passe pour cette fois, répliqua Roux.

Mais, quelques jours plus tard :

—Vous avez passé la nuit au jeu !

Puis enfin ce seul mot qui fut tout un arrêt :

—Lansquonette !

—Mais vous ne tenez donc pas à la vie ! s'écria Christian.

—Ma foi non, répliqua le fils de Guillaume avec un étrange découragement.

Et, comme Henri s'apprêtait à parler à son tour :

—Ne me demandez pas pourquoi ! laissez-moi agir à ma guise... mais permettez-moi de continuer mes visites à votre atelier. Rencontrons-nous ici comme par le passé, presque chaque soir... et vous, monsieur Roux, ne me renvoyez pas !

—Venez, répliqua celui-ci, mais ce seront mes lieutenants désormais qui vous feront travailler... je ne réponds plus de rien.

Isidore accepta cet arrangement.

C'était vers le soir, à la nuit tombante, que les deux artistes descendaient ordinairement au gymnase ; il choisit cette même heure pour prendre sa leçon.

Ce jour-là, le jour de la première représentation du roi Dagobert, le fils de Guillaume arriva vers les quatre heures et demie.

Dans le fond de l'élégante et vaste salle, toute pleine de cordages, de mâts et d'échelles, Henri et Christian s'exerçaient au trapèze.

Tous les deux, ils semblaient rayonnants de joie.

Ils avaient déjeuné chez Jacques Roquebert. Ses filles s'étaient montrées charmantes envers Henri. Jeanne surtout. Il était revenu vers l'atelier en se disant : " Elle a deviné mon amour, elle sourit à mon espérance ! "

D'autre part, chez madame Duvernay, Christian avait causé longuement avec Charlotte. La fin de son deuil allait arriver, c'est-à-dire l'époque du mariage.

Aussi comme les deux artistes avaient travaillé ce jour-là ! comme ils étaient heureux !

Isidore alla leur serrer la main.

Puis, se retournant vers Roux qui, tout à l'autre extrémité de la salle, paraissait se disposer à sortir :

—Eh bien ! cher maître, est-ce vous qui me donnez aujourd'hui ma leçon ?

—Non, vous savez bien que je ne m'en mêle plus. Mais j'ai quelque chose à vous dire en particulier.

—Quoi donc ? fit Isidore.

—Ce vicomte de Morénas, qui vient de temps en temps ici, sous prétexte de vous voir travailler, c'est votre beau-frère, n'est-ce pas ?

—Oui, eh bien ?

—Eh bien... il me fait l'effet de regarder M. Henri de travers, et d'avoir comme des intentions de lui chercher une querelle d'Allemand. Ça ne me va pas... dites-lui de ma part... et même ajoutez que s'il recommence, c'est moi qui me charge de le jeter à la porte, ainsi qu'un chien hargneux qu'il est.

Bien que cet avertissement eût été fait à voix basse, Henri avait entendu. Il se rapprocha vivement, et d'une voix affectueuse, mais très-ferme :

—Roux, dit-il, je vous en prie, laissez-moi faire mes affaires moi-même.

—Ailleurs, je ne dis pas non, et je vous en sais fort capable. Mais ici, je suis chez moi ; tout ce qui s'y passe me regarde. Vous êtes un peu endurant, vous êtes brave... mais je ne saurais trop vous le répéter : patience encore, patience ! Dans mon métier, où tout est amour-propre, je ne suis connu bien des envieux, bien des jaloux, bien des ennemis qui, tout en se maintenant sur le terrain de la raillerie, ne demandaient pas mieux que de me frapper le premier. J'ai toujours attendu qu'ils eussent démasqué leur jeu, qu'ils se fussent mis dans leur tort, et je m'en suis généralement bien trouvé. Agissez de même à l'égard de ce monsieur. Ou je me trompe fort, ou vous aurez maille à partir avec lui. Je ne vous demande pas les motifs de sa haine, je l'ai devinée dans son regard, ça me suffit. Il me déplaît souverainement. Vous, je vous aime.

Croyez-moi, laissez-le venir... et s'il faut en arriver sur le terrain, soyez l'insulté, pas l'agresseur. Avoir de son côté le bon droit, c'est y mettre aussi le bon Dieu. Au revoir !

Et, comme son "ary" venait de s'arrêter devant la porte, le digne Alcide s'en alla faire un tour au bois.

— Henri ! s'écria vivement Isidore, j's te le répète à mon tour, sois prudent... au nom de Germaine... Mais sache-le bien d'avance, si jamais tu devais avoir pour adversaire M. le vicomte de Morénas, mon beau-frère, afin de te donner plus hautement raison contre lui, je solliciterais l'honneur d'être ton témoin. Me le promets-tu ?

— Quand nous en serons là, si jamais nous y sommes, nous verrons ! répondit en souriant Henri. Mais voici le jour qui baisse, dépêche-toi d'endosser ton costume de gymnase, tandis que nous allons remettre nos paletots, et fumer un cigare.

Quelques minutes plus tard, Isidore commençait ses exercices. Henri et Christian le regardaient, assis à califourchon sur deux escabeaux de chêne.

— Pauvre garçon ! dit à voix basse le jeune peintre, il a vraiment de la reconnaissance et de l'affection pour moi... ses bons instincts se développent à mesure que sa vie s'en va... c'est dommage !

— Le fait est, répondit Christian, que je me suis senti touché lorsqu'il prenait aussi franchement ton parti, contre le mari de sa sœur.

Puis, se frappant le front tout à coup :

— C'est étrange, ajouta-t-il, comme tout le monde devine la haine que te porte cet homme !

— Oui, répliqua le fils de Pierre Duvernay, mais ce que personne ne soupçonne, excepté toi, Christian, c'est que cette haine je la partage. Pourquoi ? je ne saurais le définir au juste. Et cependant, rien qu'à sa vue, tout mon être se révolte, et j'ai besoin de tout mon empire sur moi-même pour ne pas lui sauter à la gorge. Oh ! oui... oui, je serai patient, j'attendrai... parce que une querelle futile ne me satisferait point... parce que la seule lutte que je puisse accepter avec lui, c'est un duel à mort !

A peine achevait-il que la porte du gymnase s'ouvrit tout à coup, donnant passage au vicomte Gaëtan de Morénas.

PROVOCATION.

Morénas entra d'un air dégagé, la cravache à la main, le cigare aux dents.

— Courage, beau-frère ! dit-il en frappant sur l'épaule d'Isidore, travaillez à devenir un autre Samson, mais gare à Dalila !

Puis allant s'asseoir à côté des deux artistes :

— Je vous salue, messieurs. Vous permettez ?

Pour toute réponse, ils s'inclinèrent froidement.

— Vive la gymnastique ! poursuivit Gaëtan, c'est elle qui forma les héros de l'antiquité, les chevaliers errants du moyen âge. On y revient aujourd'hui, bravo ! La prochaine génération sera plus robustement trempée que la nôtre, et l'on y trouvera des hommes courageux qui comprendront à demi-mot, dès qu'un ennemi digne d'eux leur fera l'honneur de les regarder en face.

Un regard provocateur avait accompagné cette première attaque.

Henri fit un mouvement, Christian le refit du regard.

— Il va sans dire, reprit Morénas après un silence, que ceci ne s'adresse nullement à vous, messieurs. Vous êtes de fervents disciples de tremplin, du cheval de bois, des échelles horizontales, des anneaux et du trapèze. Moi aussi, j'ai jadis cultivé cet art, et j'enlevais alors à bras tendu les kilos de la plus grosse espèce. Voyons donc si mon biceps n'a pas faibli !

Il alla choisir parmi les doubles boules de fer, un poids de cent livres et parvint, non sans quelque effort, à l'enlever suivant toutes les règles de l'art.

Puis, le laissant retomber dans la salle.

— En feriez-vous autant, monsieur Henri ?

Cette fois encore, Henri ne daigna pas répondre ; il fit mieux. Se levant à son tour, il alla ramasser le même poids, l'enleva comme un fêtu de paille au-dessus de sa tête, le fit passer d'une main dans l'autre, le jeta à dix pas de distance, et revint tranquillement se rasseoir, sans avoir dit un seul mot.

— Superbe ! s'écria le vicomte en dissimulant son dépit, savez-vous bien que vous pourriez avoir du succès à la foire de Saint-Cloud, en maillot chair, en caleçon rouge, et sur les épaules une fausse peau de tigre, ainsi qu'il est de tradition parmi les hercules.

— Monsieur le vicomte, répondit Henri, vos plaisanteries sont d'un goût si parfait, que si jamais la fantaisie me vient de jouer ce rôle, je vous prierai de vouloir bien me servir de pître.

Puis, s'adressant à son cousin qui le regardait d'un oeil inquiet :

— Continue donc, Isidore, monsieur ton beau-frère est plein d'esprit.

Gaëtan se mordit les lèvres.

— Du reste, reprit-il, je me suis un peu rouillé, relativement aux manœuvres gymnastiques. Je leur préfère de beaucoup le maniement de l'épée, c'est l'arme des gentils-hommes.

— Nous sommes des artistes, répliqua fièrement Christian, qui dit artiste, dit gentilhomme... l'épée ne nous est pas moins familière que l'archet et le pinceau.

— Je vous en fais mon sincère compliment, messieurs. Mais à propos de peinture, permettez-moi donc, monsieur Henri, de vous donner un conseil. Je regardais hier un de vos derniers tableaux, exposé à je ne sais plus trop quelle boutique de la rue Laffitte... Eh bien, là, franchement, ce n'est pas aussi fort que les premiers. Vous êtes en baisse, au point qu'on en est presque au regret de vous avoir trouvé du talent. Je vous en avertis amicalement... je crois que vous avez besoin de gagner de l'argent... prenez garde !

Dire tout ce qui se cachait d'insulte et de sarcasme sous cette apparente bonhomie, ce serait impossible.

Christian fut sur le point de s'emporter ; ce fut Henri lui-même qui l'arrêta.

Il avait compris que la lutte, engagée sur ce terrain, ne serait qu'une sottise puérilité, qui le rendrait presque ridicule.

S'adressant donc au vicomte, avec une modestie des plus courtoises, et d'un ton bien autrement railleur que le sien :

— Je tâcherai de faire mieux à l'avenir, répondit-il, et je vous remercie de cette critique, dictée par une bienveillance dont je ne saurais mettre en doute l'aimable sincérité.

Morénas était battu pour la seconde fois, et qui plus est, avec ses propres armes.

Il se mit à se promener par le gymnase, consulta sa montre, et regarda vers la porte à plusieurs reprises, comme s'il eût attendu quelqu'un.

Ce quelqu'un ne se présentant pas, l'heure s'avancant, Morénas se rapprocha tout à coup du groupe que formaient les trois jeunes gens.

— Ah ! s'était-il dit en dardant vers sa future victime un regard plein de haine, ah ! tu ne veux pas te mettre en colère... Eh bien ! je vais t'y forcer enfin.

Isidore venait de terminer une série de mouvements qu'il avait parfaitement réussis. Les deux lieutenants de Roux l'en félicitaient ; Henri et Christian applaudissaient encore.

— Bravo ! bravissimo, dit à son tour Morénas, je ne désespère plus de vous voir devenir un Amadis, mon cher beau-frère. Nous vous marierons alors et, plus heureux en cela que votre sœur, vous aurez peut-être à votre mariage tous vos parents... monsieur Henri, mademoiselle Charlotte, madame Henriette.

Par la façon toute particulière dont il avait été accentué, ce dernier nom devenait le plus sanglant des outrages.

Ce n'était plus seulement Henri qu'on insultait, c'était sa mère.

Mais l'insulte retombait également sur Christian, le fiancé de Charlotte.

—Monsieur ! s'écria-t-il, empourpré d'indignation, j'aime à croire que vous avez voulu dire madame Duvernay !

—Pardon ! je me serai trompé... balbutia d'un air douteux Gaëtan qui, voyant un second adversaire lui tomber sur les bras, et cela dans la plus fautive de toutes les positions, commençait à craindre d'avoir été trop loin.

Henri ne le laissa pas achever.

Pâle, la lèvre crispée, le front hautain, l'œil étincelant, il s'avança vers le misérable insulteur, et lui dit :

—J'accepte pour ma mère ce nom de madame Henriette. Ce fut celui d'une noble et malheureuse veuve, dont le père, comme le nôtre, avait péri sous les coups d'un assassin.

—Que voulez-vous dire, monsieur ? je ne vous comprends pas...

—Madame Henriette... vous savez-bien... la fille d'Henri IV, celui qui rabaisa si complètement l'insolence espagnole.

—Monsieur ! s'écria le vicomte de Moréna s'en emportant à son tour.

—Après ? fit Henri face à face avec Gaëtan, les yeux dans ses yeux, et comme n'attendant plus que la menace d'un soufflet pour fondre sur son ennemi.

En ce moment la porte du gymnase s'ouvrit tout à coup.

C'était le domestique qui servait les deux artistes.

—Monsieur Henri, dit-il, il y a quelqu'un qui vous attend chez vous.

—Plus tard...

—Mais, monsieur, c'est une dame...

—Une dame...

—Oui, monsieur.

—Son nom ?

Je ne le connais pas, mais elle l'a écrit là-dessus.

Henri saisit le papier qu'on lui tendait. A peine y eut-il jeté les yeux qu'il tressaillit soudainement, et qu'une vive rougeur envahit son visage.

Puis, d'une voix précipitée :

—Monsieur le vicomte, attendez-moi... nous n'avons pas fini... je reviens dans un instant.

Et il se hâta de sortir.

Mais, sur le seuil, il faillit se heurter contre Voratior, qui gaîment arrivait, ses deux fauteuils d'orchestre à la main.

—Bien le bonjour, monsieur Henri ! je...

—Parle à Christian, interrompit le jeune peintre, qui disparut aussitôt.

Bibi, surpris de cet accueil, mais tout souriant encore, s'avança vers Christian.

—Plus tard, plus tard, fit celui-ci en se retournant vers Moréna s.

Il en était de même d'Isidore.

Gaëtan semblait avoir repris tout son sang-froid. Un infernal sourire relevait sa lèvre arrogante.

Voratior flaira tout aussitôt la situation.

—Tiens, tiens, murmura-t-il, on dirait qu'on va se cogner ici.

—Monsieur ! s'écria Isidore, je suis heureux que mon cousin soit sorti pour un instant. Vous allez me dire...

—Vous allez nous expliquer, interrompit Christian, d'où vient ce système d'insulte et de provocation, qu'elle est la cause secrète de cette haine...

—Soit, messieurs, répliqua Gaëtan, vous allez connaître toute la vérité.

Un nouveau personnage venait d'apparaître sur le seuil.

Polyte Criquet.

Tourné vers la porte, Moréna s'aperçut le premier, il venait d'échanger un signe avec lui.

Non content de ce premier témoignage, il se rapprocha vivement du groom, et lui demanda à voix basse :

—C'est elle, n'est-ce pas ? elle est là ?

—Au numéro 7... oui, monsieur le vicomte.

Moréna s'en revint vers les deux jeunes gens qui le regardaient, tout surpris.

Ce n'était plus le même homme ; quelque chose de triste et de grave semblait avoir métamorphosé l'expression de ses traits ; il avait l'air triomphant.

—Messieurs,—dit-il, j'avais peut-être tort tout à l'heure, car je n'étais pas encore certain d'être l'offensé. Je le suis maintenant. Savez-vous quelle est cette femme qui vient de faire demander M. Henri Duvernay, cette femme qui se trouve en ce moment chez lui... Eh ! bien, messieurs, c'est la mienne.

—Germaine ! se récria Christian, c'est impossible !

—Ma sœur ! fit Isidore, ah ! vous mentez, monsieur, vous mentez !

—C'est ce que nous allons voir, riposta flegmatiquement le vicomte. Suivez-moi, messieurs !

Et comme ils semblaient hésiter :

—Ah ! vous n'êtes plus en droit de vous y refuser... je le veux !

Isidore eut un mouvement pour prendre les devants, mais Moréna s'y opposa :

—Pardon, fit-il, celui qui passe le premier, c'est moi. Puis, sur le seuil :

—Venez tous ! conclut-il puisqu'on n'a pas voulu me comprendre à demi-mot, puisqu'il faut absolument du scandale... eh bien ! soit, nous en aurons.

Isidore et Christian, ne sachant trop que penser, mais déjà en proie à une vague angoisse, escortèrent Moréna s.

Les deux lieutenants de Roux sortirent ensuite.

Restèrent seulement dans le gymnase Voratior et Criquet.

Après une légère indécision, se considérant comme compris dans l'invitation générale, nos deux curieux se précipitèrent en même temps vers la sortie, en même temps ils l'atteignirent.

Un mutuel échange de politesses en résulta ; ce fut à qui ne sortirait pas le premier.

Mais au milieu de ce débat, chacun des deux gamins se redressant tout à coup :

—Cette figure ne m'est point inconnue, pensa Criquet, en regardant avec plus d'attention Voratior.

Voratior, de son côté, se disait :

—Où diable ai-je donc vu cette binette-là !

Polyte enfin passa devant.

Tout en fouillant dans ses souvenirs, Bibi emboîta le pas derrière lui.

En arrivant au numéro 7, un grand bruit se fit entendre dans l'escalier.

—Pauvre M. Henri !—se dit Voratior dont la pensée se reporta tout aussitôt vers la scène dont il venait d'être le témoin.—Moi qui venait le chercher pour une tragédie... je crois que, sans sortir de chez lui, nous allons avoir du drame !

Et, poussant devant lui Criquet, il pressa le pas.

VI

UNE SITUATION ÉPINEUSE

En arrivant dans son atelier, Henri avait trouvé Germaine.

—Malheureuse ! s'écria-t-il, ah ! pourquoi donc avoir eu cette fatale pensée de venir ici...

Sans remarquer encore son trouble, elle lui répondit :

—C'était pour vous avertir... pour vous sauver peut-être. Ah ! je sais ce que vous allez me dire, c'est une imprudence, c'est presque une faute. Mais que voulez-vous ! j'avais peur, quelque chose me poussait en avant, j'étais folle.

—Mais, Germaine...

Elle ne voulut pas l'entendre, elle poursuivit :

—Cet homme... mon mari... il est jaloux... il m'a menacé de vous provoquer, de vous tuer !... c'est un terrible adversaire ! Henri, prenez garde !

—Oui, oui, je vous le promets, répliqua-t-il, mais je vous en supplie, ne restez pas un instant de plus chez moi... partez... partez !

—Pas avant que vous ne m'ayez juré de ne pas vous battre avec lui !

—Je n'ai rien à craindre pour moi, ma pauvre enfant... le danger n'existe que pour vous.

—Pour moi... mais que se passe-t-il donc ? demanda-t-elle en s'apercevant enfin de l'agitation d'Henri.

—Il y a que le vicomte est à deux pas d'ici, que peut-être il soupçonnait votre démaroche. Oui, cette menace, son attitude de tout à l'heure, un pressentiment... tout me le dit, c'était un piège qu'il nous tendait à tous deux.

—Ah ! je comprends tout, s'écria-t-elle, et je pars... car s'il me surprenait ici, s'il m'en voyait sortir, c'est alors que ce duel deviendrait inévitable, et loin de vous sauver, je vous aurais perdu. Adieu, soyez prudent, adieu !

Henri l'arrêta.

Ce mot de Germaine, "s'il m'en voyait sortir," l'avait rendu pensif.

—Non, dit-il, non... peut-être se tient-il en embuscade à la porte du gymnase... laissez-moi retourner vers lui... je saurai l'éloigner, le retenir. Attendez que je vous envoie Christian... attendez !

Au moment même où il s'appretait à sortir, un coup de sonnette retentit tout à coup.

Il est des instincts qui ne trompent pas.

Henri et Germaine n'eurent besoin que d'échanger un regard pour s'entendre :

—C'est lui !

Il était trop tard.

Le domestique parut à l'entrée de l'atelier, demandant s'il fallait ouvrir.

—Non, lui répondit son maître.

Germaine, éperdue, regardait autour d'elle, comme cherchant une seconde issue.

Dernière espérance, à laquelle Henri répondit par un geste négatif.

L'appartement n'avait qu'une seule sortie.

Une seconde fois, la sonnette s'agita violemment sous l'effort d'une main impatiente.

La porte s'ouvrit et Morénas et ses compagnons pénétrèrent dans la pièce. Germaine s'avança et relevant fièrement la tête :

—Je n'ai rien à me reprocher, mon frère, je suis innocente.

—Je l'atteste, voulut ajouter Henri, je le jure devant Dieu !

Morénas eut un rire moqueur.

—Refuserez-vous de vous battre ?

—Quant vous voudrez, répliqua l'artiste, je suis à vos ordres.

Germaine voulut se précipiter entre eux, parler.

Gaëtan lui saisit la main, et rapidement, à l'oreille :

—Un mot qui m'accuse, dit-il, et j'envoie votre père à l'échafaud !

Terrifiée par cette menace, elle courba la tête, et se tut.

Sous une impulsion généreuse, avec autant de dignité que de cœur, Isidore intervint.

—Monsieur le vicomte, déclara-t-il, je vous défends toute parole blessante à l'égard de ma sœur. Ce scandale équivaut à une demande en séparation, j'en prends acte. Germaine n'appartient plus désormais qu'à sa famille, qui saura la protéger. Je vais la reconduire chez notre père.

Et comme Gaëtan semblait vouloir protester :

—Dispensez-vous de me répondre, poursuivit-il, je ne vous croirais pas... Je crois Henri, je crois Germaine.

Puis offrant le bras à celle-ci :

—Viens, viens, ma sœur !

Tout le monde s'écarta pour leur livrer passage.

—Mais, dit tout bas Germaine, qui veillera sur Henri ?

—Moi, répondit Isidore.

Et se retournant sur le seuil :

—Cousin, fit-il, dans la prévision de cette scène, qui ne peut qu'avoir été préparée, combinée d'avance, je m'étais offert à toi comme témoin. Tu me l'avais presque promis... il le faut, ne fût-ce que pour l'honneur de Germaine.

—Soit ! accepta Henri.

—Dans une heure tout au plus, je suis de retour ici, conclut Isidore.

Le frère et la sœur sortirent. Ils montèrent dans la première voiture qui se rencontra sur leur chemin.

Il était temps. Germaine allait succomber à tant d'émotion.

—Frère ! dit-elle lorsqu'elle se fut un peu remise, je comprends bien que je seul asile honorable qui me reste maintenant, c'est la maison de mon père... Mais je ne sais vraiment si je dois y aller aujourd'hui.

—Pourquoi ?

Germaine raconta sa visite du matin, la folle exaltation de Guillaume, sa farouche volonté de rester seul ce jour-là, seul le lendemain, qui était l'anniversaire de la mort de Pierre-Duvernay :

—Qu'importe ! répondit Isidore, tu n'as pas besoin de lui parler, ni même de le voir. Impose silence aux domestiques, gagné sans bruit ta chambre de jeune fille. Notre père ne soupçonnera même pas ta présence dans sa maison. J'irai t'y retrouver demain matin, aussitôt après le duel, et après ce qui se sera passé, nous déciderons ensemble de l'avenir.

—Ce duel !... ô mon Dieu, ce duel... il n'y a donc plus moyen de l'empêcher maintenant !

—Non. Mais, j'y songe, puisque tu ne verras pas notre père, tu n'as plus besoin de moi. Si je retournais rue Bayard à l'instant ?

—Oui... oui... va, frère... et veille bien sur lui !

—Est-il besoin que je te le promette encore, ma pauvre sœur !... Allons... allons du courage... et prie Dieu... c'est de lui seul que dépend le salut d'Henri !

La voiture venait de s'arrêter. Isidore en descendit, et tandis qu'elle se remettait en marche vers le canal Saint-Martin, il revint en toute hâte vers la rue Bayard.

Voici ce qui s'y était passé durant sa courte absence.

Aussitôt après son départ, Henri s'était avancé vers Morénas, il lui avait dit :

—Christian sera mon second témoin ; finissons-en !

—Ce soir même, répliqua Gaëtan, si c'est possible.

—Mon impatience n'est pas moins grande que la vôtre, fit en baissant la voix le fils de Pierre-Duvernay, car sachez-le bien, quelque chose comme un pressentiment fatal me dit là que vous êtes un des assassins de mon père, et qu'en vous tuant je le vengerais !

Tout d'abord stupéfait, Morénas regarda vivement autour de lui ; personne ne semblait avoir entendu.

Rassuré quant à cette crainte, il se retourna vers son adversaire, et lui répondant sur le même ton :

—Je me garderai bien de vous dissuader. De cette façon-là, du moins, nous aurons un combat sans pitié ni merci, comme je le souhaite avec vous, comme je les aime !

Puis, à Christian :

—Dans deux heures, au plus tard, nos témoins seront ici, au revoir.

Et, la tête haute, il sortit.

—Nous attendons, avait répondu Christian.

Du geste il congédia les spectateurs de cette scène.

Lorsqu'il se retourna vers Henri, celui-ci prenait son chapeau.

—Où vas-tu donc ?

—Embrasser ma mère et ma sœur. Oh ! sois tranquille, à l'heure dite je serai de retour.

—Mais ce duel ne saurait avoir lieu ce soir, la nuit...

—J'ai promis de tout accepter, accepte tout.

Les deux amis se serrèrent la main. Henri s'éloigna.

Comme il détournait l'angle de la rue Bayard, il entrevit en passant Voriator et Criquet qui causaient avec une certaine intimité, sur le Cours-la-Reine.

Voici comment avait commencé l'entretien de ces deux messieurs.

A la porte du numéro 7, il y avait eu un nouvel échange de politesses.

Puis, cette exclamation de Bibi :

—Quelle catastrophe, monsieur !... quelle scène !

—Félicitivement, jeune homme, avait répondu le fier Polyte,

o'était fort dramatique. J'ai cru revoir le quatrième acte de la duchesse de la Vaubalière.

—Ah ! ah ? monsieur est un amateur des théâtres du boulevard.

—Un vrai dilettante !

Comme on le voit, Criquet se donnait de grands airs, et c'était tout simple. Un domestique ? un groom ! C'est-à-dire un gamin grassement nourri, frais et joufflu, pommadé comme un garçon coiffeur, avec du beau linge, une cravate blanche, des chaussures irréprochables et de grandes guêtres à l'anglaise. Quant à la blouse bleu qui le travestissait momentanément, c'était du moins une blouse neuve, tandis que celle de Voratior, outrageusement déteinte, montrait la corde, quelques pièces et maint accrocs. Le reste à l'avenant. De plus il était efflanqué, maigre de visage et pas frisé du tout. Un pâle voyou, comme dit Barbier dans ses jambes. Bref, à côté de l'autre il faisait tellement disparate, qu'en les voyant tous deux réunis on pensait tout aussitôt à la fable du loup et du chien.

Un loup n'avait que les os et la peau.
Tant les chiens faisaient bonne garde :
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

À la vérité, Criquet n'était ni puissant ni beau ; c'était plutôt un roquet qu'un dogue, mais un roquet de bonne maison, et, comme tel, tout plein d'arrogance en face de ce loupveteau crotté de Bibi.

Une seconde fois les deux galopins se toisèrent de la tête aux pieds.

Puis, avec ce geste qui signifie "j'ai pourtant vu ce gaillard-là quelque part" ils se séparèrent, Criquet prenant les devants.

Voratior le regardait s'éloigner, et tourmentait son cerveau pour en faire jaillir enfin l'étincelle du souvenir.

Tout à coup, Polyte s'arrêta. Son rôle était fini, sa casquette et sa blouse l'importunaient. Il enleva dextrement celle-ci, il remplaça celle-là par un crâne bonnet écossais qui, se joignant à sa belle veste pareille, acheva de le réintégrer dans toute son aristocratique splendeur.

Témoin de cette métamorphose, déjà Bibi s'était frappé le front.

Il se rappelait maintenant :

C'était sur le ponton Gobergeot qu'il avait vu ce joli groom, apportant une parure, de la part de Frégor, à la reine des blanchisseuses.

Tout aussitôt cette pensée, vague encore, mais instinctive, électrique, traversa l'esprit primesautier de Bibi :

—Si je pouvais découvrir enfin quelque chose ? si ce quelque chose-là pouvait tourner à l'avantage de M. Henri.

Leste comme un antilope, il s'élança sur les traces de Criquet, il le rattrapa vers les premiers arbres du Cours-la-Reine, et lui frappant sur l'épaule :

—À propos, dit-il, comment va ce bon M. Durand ?

Après un premier moment de surprise, Criquet voulut jouer l'oubli.

—Durand ? fit-il, je ne crois pas me rappeler.

Voratior l'interrompit :

—Durand-Frégor.

—Connais pas.

—Allons donc ! beau page, qui portiez ses présents au ponton Gobergeot...

Polyte à son tour se frappa le front.

—C'est là que je vous ai vu ! dit-il.

—En arlequin ! précisa Voratior qui reprit l'attitude du personnage en question.

Criquet se laissa gagner par cette humeur folichonne.

—Est-ce que vous savez ce qu'il est devenu, vous ? questionna-t-il.

—Qui ça... M. Durand ?

—Ou Frégor, puisque vous le connaissez aussi sous cet autre nom.

—Ignore le destin d'une tête si chère ! répéta Bibi d'après Clopinet.

—C'est comme moi, fit Polyte, il a disparu subitement, et même ce soir-là, le soir de la mi-carême.

—Bah !

—Vous avez l'air de ne pas me croire ?

—Heu ! heu !

—Parole d'honneur !

—En ce cas, je m'incline. Ce n'est pas un gentleman tel que vous qui voudrait abuser de l'innocence d'un pauvre diable de mon acabit.

Polyte fut flatté de ce compliment. Il daigna tendre la main au flatteur, et même le tutoyer.

—Tu mènes toujours gaiement l'existence, à ce que je vois ?

—Pas mal, et vous ? répondit humblement Voratior. Mais si nous chevauchions ensemble, hein... ça va-t-il ?

Cette proposition désobligea visiblement Criquet.

—Je ne suppose pas, dit-il, que nous habitons le même quartier, ni que nous suivions le même chemin.

—Qui sait !

—Où vas-tu ?

—Partout, et même ailleurs. Ça m'est égal, pourvu qu'on aie l'honneur de ta... de votre compagnie.

—Allons ! conclut Polyte avec une grimace dédaigneuse.

Intérieurement, Bibi s'en moquait pas mal, mais, afin d'en tirer ce qu'il voulait savoir, il désirait vivement amadouer le groom.

Mais, par quel moyen ? comment ?

On s'était remis en marche, Polyte, les deux mains dans les goussets de sa veste, et Voratior, pour le singer, dans les deux poches de son pantalon.

Sa main rencontra le coupon des deux fauteuils d'orchestre, qui désormais se trouvaient sans destinataire.

Il sourit, et se tournant vers son auguste compagnon :

—Monsieur, dit-il, je crois m'être aperçu que vous aimez le spectacle ?

—C'est ma passion, petit. C'est celle aussi de la veuve Criquet, ma tante.

Voratior salua.

Puis :

—Comme ça se trouve ! j'ai précisément deux places à vous offrir.

—Pour les Italiens ou pour l'Opéra ?

—Pas tout à fait... pour le théâtre non royal de Belleville, Mais ..

À la suite de ce mais, pompeux éloge du *Roi Dagobert*.

De plus, des fauteuils numérotés, genre suprême.

Criquet finit par en accepter l'hommage.

Sa tante et lui jouissaient maintenant d'une complète liberté.

Madame venait de désertier la maison, jamais, monsieur ne refusait une permission de minuit, ce serait charmant.

Sur le pied d'une intimité plus complète, on s'engagea dans l'allée des Veuves.

—Comment ! se récria Bibi, il n'y a pas moyen de savoir ce qu'est devenu cet excellent M. Frégor !

—Hélas ! non... je l'ai essayé, mais vainement.

—C'est bien regrettable... pour vous surtout... un si bon maître !

—Frégor n'était pas mon maître ! répondit le vaniteux Polyte, c'était le domestique de mon maître...

—Qui s'appelle le vicomte de Morénas ?

—Yes.

—Qui demeure ?

—Voici là-bas notre hôtel.

Voratior sourit dans sa barbe absente, et clignant de l'œil vers Criquet :

—Toi, se dit-il *in petto*, tu es bien mis, mais tu n'es pas fort.

Effectivement, tout ce qu'avait voulu Bibi, c'était apprendre l'adresse de l'antagoniste d'Henri Duvernay.

Il réfléchit un instant.

Remontant de Morénas à Frégor, de Frégor à L'Écureuil, il se rappela certaines confidences de celui-ci.

Adolphe n'avait-il pas parlé d'un riche appartement dans le

quel il avait été introduit par le soubrette du cabaret de l'allée des Veuves.

Ce cabaret n'existait plus, mais c'était sur cette route néanmoins que devait habiter l'ex-chef des Vampires.

Alors...

Bibi fut interrompu par cet adieu de Criquet :

—Encore une fois merci, mon cher !... je rentre chez moi... au plaisir de vous revoir.

—Un dernier mot, s'il vous plaît ? dit en l'arrêtant Bibi.

—Parlez !

—M. le vicomte de Morénas jouit-il d'une certaine réputation dans le maniement des armes ?

—Invincible, mon bon ! Le duel est son élément. On ne compte plus ceux dont il a fait des défunts. Malheur à quiconque ose l'affronter sur le pré !

—De sorte que ce jeune homme qui va se battre avec lui...

—M. Henri Duvernay ?

—Oui.

—Le pauvre garçon peut écrire à ses parents, c'est un homme mort !

Et, sur un geste protecteur, Polyte Criquet rentra dans l'hôtel.

Vorator venait de frissonner depuis l'orteil jusqu'à la racine des cheveux. Un instant il resta pensif.

—Tout cela me bourdonne dans la tête, murmura-t-il, je n'y vois pas bien clair, mais j'ai là, dans le cœur, comme un instinct que je puis être utile à ce pauvre M. Henri. Qui pourrait me conseiller, me seconder ? Jacques Roquebert... oui ! Faut aller le trouver, lui tout dire.

Déjà Vorator avait repris sa course.

Mais se remémorant tout à coup Clopinet :

—Et Narcisse ! s'écria-t-il, je ne puis cependant pas le laisser en plan, un jour comme aujourd'hui. Passons par Belleville, afin de lui jeter en courant quelques mots dans le tuyau de l'oreille. C'est le plus long... mais bah ! j'en serai quitte pour courir deux fois plus vite.

Vorator franchit l'espace avec une rapidité d'autruche.

On sait dans quelle circonstance il arriva au théâtre ; on a vu de quelle façon il s'y était pris pour consoler l'auteur infortuné du *Roi Dagobert*.

A peine au courant de la situation, Narcisse oublia tout aussitôt sa propre mésaventure. En un clin d'œil, il eut changé de costume, et nos deux amis s'élançèrent d'un même pas vers la demeure de Jacques Roquebert.

VII

RETOUR D'AFRIQUE.

Transportons-nous maintenant chez Jacques Roquebert.

Nous y trouverons André Stevens, qui, suivant sa promesse, lui a rendu visite aussitôt son arrivée à Paris.

Un long entretien se termine entre eux.

Ayez-nous besoin de dire qu'une mutuelle sympathie en résultait.

—N'ajoutez pas un mot, conclut en se levant le patron du *Jean-et-Marie*, je crois à vos bonnes intentions, monsieur... j'ai parfaite confiance en vous... ce que vous me direz de faire, je le ferai.

—Le cas ne laisse pas que d'être assez embarrassant ! répliqua Jacques, si je vais interroger cette pauvre folle, vous m'assurer d'avance qu'elle refusera de me répondre. Si nous conduisons vers elle Henri Duvernay... et nul doute que ce ne soit de lui qu'il s'agisse... j'appréhende cette entrevue pour tous les deux. Chez elle, ce serait peut-être provoquer une recrudescence d'exaltation ; chez lui, ce serait réveiller le désir d'une vengeance qui ne doit frapper qu'à coup sûr. Il faut avant tout que la lumière se fasse pour nous-mêmes.

—C'est aussi mon opinion, dit Stevens, et c'est dans ce but que je voudrais retourner, avec Marie, à cette maison de l'allée des Veuves.

—Cette nuit ?

—Cette nuit même. Elle le demande, elle le veut... j'ai presque promis, et dans le pressentiment d'y découvrir enfin la vé-

rité. Lorsqu'elle nous sera connue, nous agirons en conséquence.

—Alors, permettez que je vous accompagne ?

—Marie n'y consentirait pas, j'en suis certain.

—Mais s'il y avait quelque danger pour vous, pour elle ?

—Je suis de force à la protéger, à la défendre... et maintenant surtout que vous voilà averti de ma démarche, je crois n'avoir rien à craindre.

—Tentez donc l'aventure. Demain matin, dès la première heure, je serai à votre bateau. De là, si vous n'avez pas reparu, chez ce vicomte de Morénas. En cas de menace, dites-lui bien que vous avez par devers vous des amis qui ne failliront pas.

—Merci, monsieur. A demain !

—A demain donc, et bonne chance !

Après quelques recommandations dernières, après une cordiale étreinte, Roquebert laissa partir André.

—Ou je ne me connais plus en hommes,—se dit Jacques,—ou celui-là n'est pas moins loyal que brave.

Il était environ quatre heures de l'après-midi.

Quelques instants plus tard, Joseph Quentin arriva.

Le digne président des Sans-Soucis paraissait tout en joie. De plus, il y avait sur son usage un certain air de mystère.

—Gageons,—fit Roquebert,—gageons, mon vieil ami, que vous m'apportez une bonne nouvelle.

—Mieux que cela ! j'amène avec moi quelqu'un que vous serez heureux de revoir.

—Qui donc !

—Regardez !

—Joseph s'effaça, montrant sur le seuil un jeune sous-officier de vingt-cinq ans environ qui portait, avait une crânerie toute chevaleresque, l'élégant uniforme des chasseurs d'Afrique.

Sur sa poitrine, la croix de la Légion d'honneur.

Dans toute sa personne, cette distinction, cette courtoisie, qui révèle la noblesse de race, la vraie noblesse. Sur son mâle visage au regard plein de droiture, à la fière moustache, cette belle teinte bronzée que donne à nos soldats le soleil algérien.

—Permettez-moi, dit Quentin,—de vous présenter le vicomte Georges de Montbrun, maréchal des logis... en entendant mieux.

Déjà les deux mains de Jacques étaient dans celles du gentilhomme.

—Quelle métamorphose ! —s'écria Roquebert,—et quel autre qu'un ami pourrait reconnaître, sous ce glorieux uniforme si bien porté, notre ex-cocher de cabriolet. C'est à peine si j'ose encore m'en souvenir.

—Gardons-nous bien de l'oublier,—répliqua gaiement Georges de Montbrun,—c'est grâce à ce temps d'épreuves, c'est grâce aux sages encouragements de notre bon Joseph que, tout en me réhabilitant par le travail, j'ai pu me retremper pour une noble carrière... et, qui sait, peut-être me rendre digne d'un heureux avenir.

—Expliquez-vous ? —demanda Jacques.

—Plus tard,—répondit le jeune homme, non sans rougir quelque peu.

Puis, après un silence.

—Mais, donnez-moi donc des nouvelles de nos deux charmantes sœurs, si toutefois vous me permettez de les appeler encore ainsi.

—Comment donc ! c'est votre droit. Elles vont rentrer tout à l'heure, et j'espère que vous ne leur refuserez pas le plaisir de dîner dès ce soir avec leur parrain ?

—En cette qualité, j'accepte... et de grand cœur.

Nous nous dispenserons de raconter en détail l'arrivée de Jeanne et de Jeany, leur joyeuse surprise à la vue du beau chasseur d'Afrique, et le tout gracieux accueil dont elles fêtèrent son retour.

Elles ne pouvaient se lasser d'admirer son pittoresque uniforme, sa tournure martiale, son héroïque visage et jusqu'à certaine cicatrice qui lui mettait au front comme un auréole de gloire.

On eût dit un frère rentrant au foyer paternel, et que se dispute tour à tour ses deux jeunes sœurs, également empressées, également affectueuses, également souriantes.

Je laisse à penser si le repas fut gai.

Il fallut que le maréchal-des-logis racontât toutes ses campagnes, les dangers qu'il avait courus, les victoires auxquelles il avait pris part.

Jeanne et Jenny l'écoutaient, attentives et ravies. Sans cesse il les regardait, souriant de leur émotion, et comme enivré de leur joie. Lui-même il semblait au comble du bonheur.

Roquebert paraissait enchanté, Joseph Quentin davantage encore.

Parfois les deux pères échangeaient un regard d'intelligence, un geste de contentement et d'espoir.

Pour les cinq convives, ce fut une de ces soirées qui marquent dans la vie, et dont on aimera plus tard le souvenir.

Quand on servit le café, Jeanne et Jenny se levèrent.

— Nous vous laissons fumer vos cigares, dit celle-ci.

— Nous montons chez Charlotte, — ajouta l'autre.

Puis toutes deux, faisant le salut militaire :

— Au revoir, maréchal ! — firent-elles.

Et elles sortirent.

— Monsieur Roquebert, — s'écria Georges — vos deux filles sont adorables !

Durant quelques minutes on ne parla plus que de Jeanne et Jenny.

— Mais, — fit tout-à-coup Jacques, vous ne nous avez pas encore expliqué, ni à Joseph ni à moi, d'où vous étiez venue cette brusque résolution de prendre du service et de partir pour l'Algérie.

— Je dirai plus, — appuya Quentin, — tu m'a laissé entrevoir qu'il y avait un secret là-dessous, un secret de cœur. Voyons, ne serait-il pas temps de nous l'apprendre, et là, franchement, carrément. Nous sommes tes amis tous les deux, Jacques comme Joseph, Joseph comme Jacques. En avant donc, et charge à fond de train... N'aie pas peur.

— Je me joins à l'ami Quentin, — fit Roquebert, — et c'est la main dans la main que je vous dis : parlez sans crainte, Georges, parlez !

— Vous croyez peut-être m'embarrasser, — répliqua-t-il. — eh bien ! non, pas du tout. Si je n'avais par devers moi que mon titre et mon grade... lequel grade j'estime autant que mon titre, car celui-ci du moins je l'ai mérité par moi-même... je n'oserais pas, je me tairais encore. Mais apprenez-le, mes amis, je suis riche maintenant, plus riche que jamais.

— Comment !

— Ne vous souvient-il plus, cher président, d'une de mes premières lettres dans laquelle je vous disais que là-bas, parmi mes camarades de la légion étrangère, où je m'étais enrôlé tout d'abord, j'avais trouvé certain sacripant, dont les confidences encore incomplètes, me remettaient sur les traces d'un héritage qui m'avait été volé.

En effet, je me le rappelle. Eh bien ?

— Eh bien... non seulement le drôle a parlé plus explicitement, mais en outre, j'ai reçu toutes les preuves nécessaires à la constatation du crime. Je dis crime, parce qu'il y avait eu assassinat, substitution de personne. C'est toute une histoire, je vous la raconterai plus tard. Qu'il vous suffise de savoir pour le moment, que je viens de passer par l'Espagne, et que mes droits y sont complètement rétablis. Il ne me reste plus qu'à confondre le misérable. C'est un petit plaisir que je me suis réservé ; je compte me le donner dès demain. Dès aujourd'hui, cette fortune est à moi, bien à moi !

Voici pour quelle raison, monsieur Roquebert, je vous remercie d'être venu vous-même au-devant de mes désirs ; voici pourquoi je m'empresse de vous répondre si j'ai quitté si brusquement Paris, le lendemain du jour où vous veniez de rapporter des millions à vos filles, c'est que je me croyais pauvre alors, et que j'aimais l'une d'elles... Voulez-vous aujourd'hui me l'accorder pour femme ?

— Laquelle des deux ? — demanda Jacques.

— Oui, — fit Quentin, — laquelle ?

Georges allait répondre lorsque la porte s'ouvrit. Henri Duvernay parut sur le seuil.

VIII

AVANT DE RISQUER SA VIE.

Avant de risquer sa vie, heureux celui-là qui peut aller passer quelques minutes auprès de sa mère.

C'est ce qu'avait voulu Henri.

En le voyant entrer, Charlotte fut toute surprise.

— Comment, c'est toi ?... mais tu n'avais pas dit ce matin que tu reviendrais ce soir.

— Une idée... une inspiration du cœur. J'ai voulu vous revoir une seconde fois aujourd'hui, vous embrasser toutes les deux. Commençons par toi, Charlotte.

— Bien volontiers ! Mais qu'as-tu donc, frère ? je te trouve pâle, agité... ta main tremble ! serais-tu malade ?

— Moi, du tout, je me porte à merveille. Où est notre mère ?

— Là, dans la chambre à côté, viens !

— Allons !

Madame Duvernay ne montra pas moins d'étonnement que sa fille. Bien plus, à la vue de son fils, à l'émotion qui se devinait en lui, à la façon dont il s'avança vers elle et dont il l'embrassa, la pauvre mère eut comme un pressentiment de la vérité.

Henri s'efforça de la rassurer, mais vainement. Il est de ces instincts de l'âme auxquels rien n'échappe, et qu'on ne peut complètement tromper.

Tu as beau dire, — s'obstinait-elle à répéter, — il y a ce soir en toi quelque chose d'étrange.

— Tais-toi ! — fit Charlotte, montrant madame Duvernay, — mais tais-toi donc, tu la fais pleurer.

Elle-même elle essayait ses larmes.

— Pardon ! — se récria-t-il en les étreignant toutes les deux sur sa poitrine, — oh ! pardon... je vous attriste... et ce n'était pas cependant ce que je voulais... adieu ma mère... adieu Charlotte... Oh ! je vous aime bien, allez... je vous aime bien !

Il venait de s'arracher de leurs bras, il allait partir.

Henri ! — dit madame Duvernay, — je ne t'interroge plus... puisque tu t'obstines à garder le silence... mais je te bénis, mon fils, et ce soir, toutes les deux, nous prions pour toi.

— Oui, c'est cela, — priez... priez ma mère ! — répondit-il.

Et tout bas, dans le fonds de son âme, il ajouta :

Priez que je venge le bonheur que nous avons perdu, pour la conservation de celui qui nous reste encore.

Soit qu'elle eût deviné cette pensée dans son regard, soit par un simple retour d'inquiétude maternelle, madame Henriette s'écria :

— Mais nous ne pouvons cependant pas te laisser partir ainsi ! mais dis-nous donc...

En ce moment on sonna.

— Chut ! — fit le jeune homme, un doigt sur ses lèvres.

C'étaient Jeanne et Jenny.

A leur aspect, Henri ne put se défendre de porter la main à son cœur.

Il n'avait pas compté sur cette dernière épreuve, ou plutôt, il n'avait pas espéré cette dernière joie.

— Mesdemoiselles, — leur dit-il d'une voix oppressée, — soyez les bienvenues. Je viens, sans trop savoir pourquoi, de chagriner ma mère et ma sœur... J'allais les laisser l'âme en deuil et les yeux en larmes, mais vous arrivez comme un rayon de soleil après la pluie... rendez-leur le sourire.

Puis présentant tour à tour la main aux deux filles de Jacques Roquebert :

— Adieu, mademoiselle Jonny... adieu, mademoiselle Jeanne.

Dans la dernière de ces deux étreintes, dans le regard qui l'accompagna, il y eut tout un poème d'amour.

Peut-être Jeanne le comprit-elle ? A coup sûr le Dieu qui protégea les amants en tint compte.

Déjà Henri s'était éloigné.

Il descendit rapidement l'escalier. Mais en passant devant la porte de Jacques Roquebert, il s'arrêta tout à coup.

Cette pensée venait de lui surgir, que s'il était tué le lendemain, Christian pourrait vouloir venger la mort de son ami, succomber à son tour, et qu'en ce cas un second protecteur ne serait pas de trop pour Charlotte et pour sa mère.

— Je veux les lui recommander, — résolut-il, — mais sans avouer que je me bats. Il y mettrait peut-être obstacle. Deux mots seulement. C'est un cœur loyal et dévoué. S'il m'arrive malheur, il se souviendra.

C'est dans ce but qu'il venait d'entrer chez Roquebert.

On se rappelle dans quelles circonstances il arrivait.

Georges de Montbrun s'empessa d'aller à sa rencontre et, bien que ne l'ayant connu que durant quelques jours, de lui faire un cordial accueil.

Il en fut de même de la part d'Henri.

Jacques et Joseph échangeaient quelques mots à voix basse, celui-ci cherchant à retenir l'autre qui persévérait néanmoins, dans l'idée franche et hardie que très-probablement il venait d'émettre.

En conséquence, rappelant du geste les deux jeunes gens, il leur dit :

— Continuez, monsieur de Montbrun... et vous, Henri, écoutez. Je suis aise que vous soyez là pour entendre ce qu'il va m'être répondu par notre chasseur d'Afrique.

— Pourquoi cela, monsieur ? — voulut observer celui-ci.

— Mais d'abord, — questionna l'artiste, — que lui demandiez-vous ?

— Pardon ! c'est lui qui demandait.

— Que demandait-il ?

— La main d'une de mes filles.

Henri tressaillit, devint très pâle et, malgré tous ses efforts pour se contenir, ce cri lui échappa :

— Laquelle des deux ?

C'est précisément la question que je venais d'adresser à monsieur le vicomte de Montbrun.

Henri se retourna vers Georges : et l'œil fixe, la bouche béante, le frisson de l'angoisse sur le visage, il attendit sa réponse.

Une vive inquiétude se lisait sur la physionomie expressive du bonhomme Quentin.

Cette anxiété, Roquebert la partageait maintenant ; il en était presque au regret de son audacieuse initiative.

Evidemment, du nom qui allait être prononcé, dépendait le bonheur ou le malheur de ces deux nobles jeunes gens.

Tout d'abord étonné de cette émotion qu'il ne pouvait comprendre, Georges répondit enfin :

— Celle que je demande... celle que j'aime... c'est Jenny.

— Ah ! Dieu soit béni ! s'écria l'artiste avec un fol élan de joie.

Puis, tout confus de cet involontaire aveu, brisé par la dernière émotion qu'il venait de subir, il se laissa tomber dans un fauteuil en se cachant des deux mains le visage.

— Bravo ! s'écria Roquebert triomphant, c'était le seul moyen d'arracher au fils de mon ancien ami, de mon pauvre Pierre, le nom de celle qu'il préférait... vous voyez bien, papa Quentin, que j'ai eu raison d'en agir ainsi, spontanément, témérairement... à l'américaine !

Puis, s'adressant aux deux jeunes hommes :

— Soyez tous deux mes fils, conclut-il, à vous, Georges, la main de Jenny ; à toi, Henri Duvernay, celle de Jeanne... pourvu toutefois que Joseph Quentin, leur second père, ratifie mon consentement.

— Approuvé ! s'empessa de répondre le président des Sans-Soucis, approuvé de grand cœur !

Mais déjà Henri, tout éperdu, se récriait :

— Monsieur Roquebert... mon vieux Joseph... ah ! par pitié... c'est trop de bonheur... à défaut de fortune j'eusse du

moins voulu le mériter par un peu de gloire. Demain je vous répondrai. Aujourd'hui, je ne puis pas... je ne dois pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que...

La pendule sonna huit heures.

— Parce que je ne m'appartiens plus, acheva Henri, parce qu'un grand devoir me réclame, parce qu'on m'attend. Oh ! je reviendrai, je reviendrai... j'en suis certain maintenant. Ce n'est pas adieu que je vous dis, c'est au revoir.

Puis, comme on cherchait à le retenir :

— Messieurs, dit-il, je ne puis pas m'expliquer, mais il y va de mon honneur. J'ai déjà trop tardé, laissez-moi partir... et si, par hasard, c'était la dernière fois que nous nous serions la main, souvenez-vous de mes dernières paroles... Vous, Joseph Quentin, qui êtes l'ami de tous ceux qui souffrent... vous, Georges, qui serez le mari de la sœur de Jeanne... vous, monsieur Roquebert, qui lui direz combien je l'eusse aimée... devenez l'appui de ma mère, de Charlotte... consolez et protégez ces deux chères femmes... mais, silence avec elles jusqu'à demain... à demain...

Et craignant d'en avoir déjà trop laissé soupçonner, il s'enfuit.

Durant un instant, les trois témoins de cette étrange émotion restèrent interdits, s'interrogeant du regard.

— Que s'est-il donc passé ? murmura enfin Joseph, ce pauvre garçon m'a tout ému... il est certain qu'un grand danger le menace.

— Un duel, peut-être ? hasarda de Montbrun.

— Pourquoi nous en aurait-il fait un secret ? murmura Jacques, à moi surtout, l'ancien ami de son père... à moi qui ne demande qu'à le nommer mon fils.

— Eh ! précisément, fit le chasseur d'Afrique, qui tenait à son opinion, c'est en pareil cas qu'on ne prend point pour confidentes les amis de sa famille.

— Je vais savoir ce qui a eu lieu là-haut, dit Joseph Quentin.

— Prenez garde d'alarmer sa mère !

— Soyez sans crainte... à bientôt !

En dépit de cette affirmation, l'absence du vieux musicien se prolongea pendant plus d'une demi-heure.

Pour ne pas donner l'éveil sur le véritable motif de sa visite, il avait dû ne pas aborder de front les renseignements qu'il désirait obtenir.

Ces renseignements, on le devine du reste, furent de nature à augmenter encore son inquiétude.

Ses deux amis la partagèrent.

Quelque chose les oppressait, les enfiévrant, pesait sur eux comme le pressentiment d'un malheur.

Mais que faire ! Puisqu'Henri n'avait pas voulu parler, comment l'y contraindre !

Une demi-heure encore s'écoula dans ces fiévreuses incertitudes. Plusieurs propositions furent successivement débattues, rejetées successivement. Roquebert et Quentin connaissait le caractère de Henri Duvernay, son courage et sa fermeté. S'il s'était résolu à quelque tentative désespérée, s'il avait accepté un cartel, s'il en faisait une question d'honneur, nul doute que rien ne saurait le faire revenir sur ses pas, rien.

L'amitié cependant a son instinct. Quelque chose avertissait ces trois hommes, ces trois généreuses natures, que leur concours devait être utile en cette circonstance ; que, dans ce drame qu'ils pressentaient, un rôle leur était réservé par le destin, n'importe lequel.

Jacques surtout montrait une impatience qui croissait de minute en minute.

— Calmez-vous, fit Georges, nous devons avoir du temps devant nous, il nous a dit : A demain. Ce n'est donc que demain qu'il doit tonner cette aventure dont nous nous alarmons si fort.

— N'importe ! s'écria Roquebert, j'étais l'ami de son père... je dois, je veux le remplacer auprès de lui. C'est à ce titre qu'il me faut connaître la vérité. Je ne suis pas un poltron

après tout, je sais respecter les exigences de l'honneur, et si le sien est engagé, je n'hésiterai pas à lui dire : Va ! Mais c'est mon droit, c'est mon devoir d'en être juge, et de faire en sorte qu'il ne soit pas victime de sa témérité. Il nous a laissé entrevoir qu'il allait risquer sa vie. S'il succombait dans cette lutte, et faite d'un dévouement qui eût veillé sur lui, sur les imprudences de sa jeunesse, je ne me le pardonnerais jamais !

— Eh bien ! proposa le chasseur d'Afrique, allons franchement le retrouver, exigeons une explication complète, mais en lui promettant d'avance que, son projet étant raisonnable, il sera libre de l'accomplir.

— Soit ! répondit Jacques.

— Je connais sa demeure, ajouta Joseph, il nous a dit que Christian l'attendait... donc c'est là qu'il est en ce moment... allons !

Tous les trois ils se disposaient au départ, lorsque tout à coup la sonnette retentit violemment.

Presque aussitôt, Voratior et Narcisse apparurent, non moins émus qu'essoufflés.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Joseph, de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de sauver M. Henri.

— Comment, fit Roquebert, vous savez...

— Tout, répliqua Narcisse, il va se battre.

— Ah ! fit Voratior, si ce n'était que ça, mais il a pour adversaire un terrible spadassin, et que j'ai tout lieu de croire fort peu loyal.

— Quel est cet adversaire ?

— Le vicomte Gaëtan de Moréna.

— Je m'en doutais ! s'écria Roquebert.

Mais déjà Georges de Montbrun s'était avancé.

— Rassurez-vous, dit-il avec un étrange sourire, ce duel ne saurait avoir lieu... je me charge de l'empêcher... M. Henri Duvernay ne peut pas se battre avec cet homme.

— Pourquoi donc ?

— C'est en présence de ce Moréna, c'est à lui-même que j'en expliquerai les raisons... et soyez tranquilles, il les trouvera des plus péremptoires. Mais nous n'avons pas une minute à perdre... en route, messieurs, en route !

Roquebert s'empressa de donner l'ordre d'atteler à l'instant.

En moins de dix minutes la calèche fut prête, et les chevaux s'élançèrent au grand trot sur le boulevard.

Voratior, assis à côté du cocher, l'activait du geste et de la voix.

Dans l'intérieur de la voiture, à défaut de Georges de Montbrun qui se renfermait dans un imperturbable silence, Jacques et Joseph interrogeaient à l'envi Clopinet.

Narcisse répéta tout ce qu'il avait appris de Voratior.

Bien qu'assez vagues, ces quelques renseignements suffisaient pour démontrer toute l'imminence du péril.

La voiture marchait encore, que déjà Bibi, sautant sur le trottoir de la rue Boyard, avait disparu dans la maison portant le numéro 7.

Comme ses compagnons allaient y pénétrer à leur tour, il en ressortit, tout palpitant d'effroi.

— Sorti ! s'écria-t-il, il est sorti presque aussitôt, avec M. Christian et M. Isidore, qui sont ses deux témoins, je le sais.

— S'agirait-il d'un duel nocturne ? fit Roquebert.

Oh ! murmura Georges, cet homme est capable de tout.

Déjà Bibi répondait :

— Oui, c'est cela, oui, il en avait été question tantôt lors de la provocation... et le concierge, que le bruit avait attiré, qui sait tout, vient de me dire que ces messieurs avaient emporté une boîte à pistolets, des épées...

— Plus de doute ! s'écria Queetin. Où les retrouver maintenant ? où courir ?

— Eh ! s'écria le chasseur d'Afrique en se précipitant le premier vers la voiture, eh ! parbleu, chez Moréna. Allons, cocher, allons... ce n'est qu'à deux pas d'ici... ventre à terre !

— Allée des Veuves, cria Voratior, mais, sapristi ! je ne la rappelle plus le numéro...

— Je m'en souviens, moi, fit Georges en le jetant au cocher, Jacques, Joseph et Narcisse avaient déjà repris place dans

la calèche, il y disparut à son tour, tandis que Bibi régrimpait lestement sur le siège.

Les chevaux partirent à fond de train.

Mais, en dépit de cette promptitude, Henri devait avoir plus d'une heure d'avance.

N'arriverait-on pas trop tard !

IX

DUEL NOCTURNE.

Il est environ neuf heures du soir.

C'est une lugubre et sombre nuit.

Sur l'allée des Veuves, quelques rares passants attardés, qui pressent le pas, en regardant avec effroi tout autour d'eux.

Pour ceux-là, la villa Moréna semble complètement déserte. Aucun bruit, aucune lumière... pas même, du côté des cuisines, la lampe solitaire de la veuve Criquet, qui se trouve présentement au théâtre de Belleville, en compagnie de son digne neveu. Le vicomte s'est empressé de leur en octroyer l'autorisation, il a même poussé la complaisance jusqu'à leur dire de rentrer aussi tard qu'ils le voudraient, il a paru satisfait de restef seul.

Et cependant, pas plus aux fenêtres de son appartement qu'à celles de Germaine, aucune lueur ne brille.

Soyons un peu plus curieux que nos passants effarés, jetons un regard par-dessus la haute muraille du parc, et nous allons avoir l'explication de ce mystère.

De plus, un étrange spectacle va se dérouler à nos yeux.

Au milieu d'une assez vaste pelouse, entourée d'arbres et de taillis à travers lesquels quelques allées viennent aboutir, deux hommes tiennent des torches allumées.

Deux autres, habits bas et les bras nus, croisent l'épée.

Deux autres encora regardent, attentifs et muets comme ceux qui éclairent le combat.

Est-il besoin de nommer les deux combattants ?

Henri Duvernay... Moréna.

Mais ce qu'il nous faut expliquer tout d'abord, c'est l'heure indue de ce duel.

En arrivant à l'atelier, Henri avait trouvé les deux témoins de son adversaire.

— Ces deux messieurs t'attendaient, dit Christian ; mais leurs propositions me semblent inacceptables.

— Quelles sont-elles ?

— Ce soir même, dans le parc du vicomte de Moréna.

— Soit ! il a le choix de l'heure et du lieu tout aussi bien que celui des armes. Vous pouvez nous laisser l'adresse, messieurs, et préparer tout... nous vous suivons dans un instant.

Ils s'étaient inclinés tous les deux d'un air solennel, ils étaient sortis en se disant :

— Ce sera fort original, baron.

— Tout à fait excentrique, mon cher. Il en sera parlé dans le monde,

Pendant ce temps-là, Isidore et Christian s'efforçaient de raisonner Henri.

Il ne voulut rien entendre.

— J'avais tout accepté d'avance, répondit-il, et je ne m'en dédirai pas.

A peine prit-il le temps d'écrire quelques lignes destinées à sa mère, en cas de malheur, et de donner à ses deux amis quelques recommandations suprêmes.

On s'achemina rapidement vers l'allée des Veuves.

Depuis quelques minutes déjà le duel était commencé.

Christian se tenait à la droite d'Henri, à sa gauche Isidore. C'était lui qui de ce côté tenait la torche.

Elle éclairait tout à la fois son pâle visage tout palpitant d'angoisse, et l'héroïque contenance d'Henri Duvernay.

Il en était de même relativement aux deux témoins de Moréna.

Jamais l'ex-chef des Vampires n'avait paru si terriblement sinistre que sous ces rougeâtres reflets, agités par le vent.

Lorsque le bas de son visage se trouvait en lumière, son sourire seul semblait un arrêt de mort pour son ennemi. Alors même que ses yeux restaient plongés dans l'ombre, ils flam-

boyaient encore, menaçants et fascinés comme ceux d'un démon.

Calme, impassible, il était tombé en garde avec cette aisance, avec cet aplomb du duelliste certain de dépêcher son homme, et, tout en déployant les ressources savantes de cet art dans lequel il avait acquis une réputation si fatale, il se tenait sur la défensive, il se contentait de parer, en attendant de porter le coup mortel.

Mais s'il avait affaire à un novice dans le métier de spadassin, ce novice avait pour lui la folle bravoure de la jeunesse, le sentiment de son bon droit, l'ardent instinct d'une sainte vengeance.

De plus, une vigueur peu commune, une promptitude électrique, une merveilleuse agilité,

Dédaigneux des règles de l'escrime ordinaire, il s'était ramassé sur lui-même ainsi qu'une panthère qui va bondir sur sa proie, et son épée, sans cesse en éveil, sans cesse agressive, voltigeait autour de son adversaire avec l'incroyable rapidité de l'éclair.

Dès les premières passes, Gaëtan comprit que la victoire ne lui serait pas aussi facile qu'il l'espérait, et l'expression railleuse s'effaçant de sa lèvre crispée :

— Ah ! ah ! fit-il, vous êtes un adversaire digne de moi... tant mieux, je le préfère ainsi.

— Grand merci de ce compliment, répliqua l'artiste en devenant ironique à son tour, je vais m'efforcer d'y faire honneur.

Et profitant d'une fausse attaque de Gaëtan, il lui porta un coup de prime en élevant la main. Le fer rencontra la naissance de la clavicule, et ne fit que glisser sur toute la longueur de l'os, mais en déchirant les chairs.

Il y eût du sang sur la chemise du vicomte, qui rugit comme un tigre blessé.

Mais reprenant tout à coup son flegme insultant :

— Ce n'est qu'une égratignure... continuons.

De nouveau les lames acérées se croisèrent, s'entrechoquèrent étincelantes et rapides.

Morénas avait quitté sa fière attitude de duelliste, et conformait ses allures à celles de son ennemi.

C'était maintenant l'attaque et la défense de deux sauvages altérés de sang ; c'était une lutte incessante, mortelle, effroyable qui ne pouvait plus se terminer que par un cadavre.

Tout à coup, dans un choc violent, l'épée de Morénas se brisa.

— Prenez-en une autre, dit froidement Henri qui profita de ce moment pour reprendre haleine.

Une seconde fois il avait eu l'avantage.

Ivre de colère, Morénas eut presque aussitôt une seconde épée dans la main, et le combat recommença, plus furieux, plus précipité, plus ardent encore.

On n'entendait plus que la respiration haletante des deux adversaires, que le cliquetis du fer contre le fer.

Ni l'un ni l'autre ils ne songeaient plus à parler maintenant, ils ne le pouvaient plus, tant leur gorge devenait aride. A peine s'en échappait-il encore une rauque exclamation, un sifflement, un cri de menace ou de rage.

Les témoins aussi se taisaient, ceux du vicomte redoublant d'attention, Christian blême d'anxiété, Isidore laissant de plus en plus trembler sa torche que le vent échevelait dans sa main convulsive.

Il était certain que le dénouement approchait.

Loin de se fatiguer, Gaëtan semblait redoubler de force et d'adresse. ses jarrets et son bras semblaient d'acier, son regard lançait des éclairs, et dans la contraction de ses traits, dans le rictus de sa bouche haineuse, il y avait une telle expression de férocité qu'on eût dit la tête de Méduse.

Tout autre que Henri s'en fût épouvanté.

Mais lui, non. L'œil fixe, les narines frémissantes, la bouche entrouverte, les cheveux rejetés en arrière, on lisait clairement sur son front qui ruisselait de sueur, le mépris du danger, l'exaltation de la vengeance et du courage.

Tout à coup, d'un revers énergique, il fouetta l'épée du vicomte, et fit un mouvement pour fondre sur lui. Mais, plus rapide que la pensée, Gaëtan para cette attaque, et liant le fer avec une stabilité inouïe, il se fendit à fond en poussant un second rugissement, mais joyeux cette fois.

Il devait avoir traversé la poitrine d'Henri.

Chacun le crut, et Morénas tout le premier.

L'artiste avait bondi de côté, et c'était dans son bras droit seulement que le fer venait d'entrer, jusqu'à la garde.

Sous la violence même du choc, il chancela nonobstant, comme prêt à tomber.

Les témoins de Gaëtan s'interposèrent pour l'arrêter, ceux d'Henri pour le soutenir.

Mais déjà le fils vengeur s'était raffermi sur les jarrets, mais déjà retombant en garde :

— Ce n'est rien, messieurs, — s'écria-t-il, — non, rien... finissons-en !

La force trahit son courage, et, la douleur paralysant son bras blessé, le fer faillit s'échapper de sa main.

Son adversaire néanmoins semblait vouloir poursuivre.

Christian s'élança pour la seconde fois entre les combattants, déclarant le combat impossible.

Mais, faisant passer son épée dans sa main gauche, Henri s'obstinait à vouloir continuer ainsi.

— Nous ne le permettons pas ! — répliquèrent résolument ses deux témoins.

Il y eut un moment d'indécision générale.

Gaëtan, dans une pose pleine de sarcasme, attendait.

— Si mon bras est devenu trop faible pour manier une épée, — fit Henri Duvernay, — il sera du moins assez fort pour tenir un pistolet. Voulez-vous ?

— Va pour le pistolet, — répliqua Morénas, — mais je dois vous en prévenir, ma balle ne manque jamais le but, fût-ce une hirondelle au vol... et tenez, même dans la nuit, j'abattrais cette chauve souris qui passe au-dessus de votre tête.

— Trêve de forfanterie, monsieur le vicomte... et vous, messieurs, chargez les armes.

Vainement Isidore et Christin voulurent insister, Henri persista.

De plus, prétextant sa blessure qui le gênerait pour tirer il demanda lui-même que la distance ne fût que de quinze ans.

Les pistolets furent immédiatement chargés par Christian et par l'un des témoins de Morénas.

L'autre s'appretait à jeter en l'air une pièce de cinq francs.

— Pile ? — fit Gaëtan.

La pièce étant retombée, Isidore approcha la torche.

— C'est face, — reconnut Gaëtan, — allons, monsieur, le hasard vous favorise... mais profitez-en, croyez-moi, car je ne vous ferai pas de grâce.

— Plaçons-nous, — répondit l'artiste, superbe de calme intrépidité.

— Efface-toi, du moins, — lui dit Christian, — songe à ta mère !

Les deux porteurs de torches s'éloignèrent quelque peu, mais en avançant le bras pour mieux éclairer, comparables à deux caudalabres vivants.

Tout à l'entour de la pelouse un morne silence, au milieu duquel il y eut cependant, mais encore au loin, comme le craquement d'une branche morte sous un pied furtif.

Telle était l'émotion de tout les spectateurs de cette scène qu'aucun d'eux ne remarqua ce bruit.

— A vous, monsieur, — dit Morénas en se plaçant de façon à présenter le moins de surface possible au feu de son ennemi, — tirez... mais tirez donc ?

La douleur de la blessure de Henri Duvernay devenait si vive que l'arme tremblait dans sa main.

— Soutenez votre arme de la main gauche, je vous y aurois, — fit Morénas avec une dédaigneuse arrogance.

— Je n'accepte aucune grâce de vous, aucune ! — répliqua fièrement Henri.

Et se raidissant par l'effort d'un volonté héroïque, il tendit le bras... il tira.

Gaëtan resta debout, répondant à cette explosion sans résultat par un ricanement de triomphe.

Puis, pivotant sur lui-même, et visant à son tour, mais avec une infernale lenteur :

—J'ai entendu votre balle siffler à mon oreille,—dit-il,—mais c'est au beau milieu du front que je vais vous loger la mienne. Oh ! vous m'appartenez maintenant... rien ne peut plus vous sauver... monsieur Henri Duvernay, vous êtes mort !

Déjà son doigt s'approchait de la détente.

Tout à coup, les branches du buisson placé derrière lui s'écartèrent vivement, une femme s'élança, bondit sur le bras menaçant, écarta l'arme fatale.

C'était la folle.

—Henri !—s'était-elle écriée,—non, non, tu ne mourras pas... Dieu permet que je te sauve !

Dieu voulait plus encore, il voulait punir.

La balle, déviant vers la droite, venait de frapper le fils de Guillaume.

Gaëtan ne s'en aperçut pas tout d'abord. Emporté par la colère, il venait de se retourner vers la folle, il levait sur elle la crosse de son pistolet.

Mais un homme se dressa soudainement entre elle et lui. Il avait pour arme une canne de compagnon, il s'écria, tout en faisant un vigoureux moulinet.

—Minute ! on ne frappe pas les femmes, alors surtout qu'elles sont sous la protection de maître André Stevens !

Pendant ce temps-là, Henri s'était précipité vers Isidore. Il le reçut tout sanglant dans ses bras ; il s'agenouilla dans l'herbe, en y soutenant sa chute.

Christian venait de ramasser la torche qui s'était échappée de la main du fils de Guillaume, il en éclaira ce groupe.

Isidore avait été atteint en pleine poitrine. Son sang coulait avec abondance. Déjà son visage, crispé par l'agonie, semblait se voiler des ombres de la mort.

—Henri !—murmura-t-il avec un sourire qui ne semblait plus appartenir à la terre.—Ah !... j'aime mieux que ce soit moi qu'il ait tué !

Puis, articulant avec peine le nom de Germaine, il s'évanouit.

—Pauvre Isidore !—murmura le fils de Pierre Duvernay,—oh ! c'est toi d'abord que je veux venger !

Et, bondissant vers Morénas :

—Reprenez une arme et tirez sur moi,—lui cria-t-il,—afin que si vous me manquez à votre tour, à mon tour je recommence et je vous tue !... car le ciel est juste !

—Oui,—répondit une voix qui ne s'était pas encore fait entendre,—oui, cet homme doit mourrir, mais par la main du bourreau !

Tout le monde se tourna vers la direction d'où venait de retentir cet arrêt.

On aperçut, à l'autre extrémité de la clairière, le vicomte Georges de Montbrun.

Derrière lui, Jacques Roquebert et Joseph Quentin, Voratior et Narcisse.

Morénas voulut payer d'audace :

—Que signifie, s'écria-t-il,—et qui vous a permis, messieurs, de vous introduire ainsi chez moi...

—Chez toi !—fit ironiquement le chasseur d'Afrique en s'avançant vers lui, en le contraignant à reculer sous le mépris écrasant de son regard,—chez toi... en es-tu bien certain, Pedro Moralès ?

A ce nom, qui sembla le frapper comme la foudre, Morénas se rejeta en arrière, pétrifié de terreur et courbant la tête.

Mais avant de poursuivre, il nous faut expliquer comment avaient pu se succéder ainsi tous ces événements providentiels.

X

DE CE QUI S'ENSUIVIT.

C'était par la petite porte du parc qu'étaient arrivés la Joconde et maître André Stevens.

Cette visite nocturne, on s'en souviendra sans doute, avait été annoncée quelques heures auparavant à Jacques Roquebert. Evidemment la pauvre folle était guidée par la main de Dieu.

En entendant du bruit, elle s'était glissée silencieusement à travers les buissons.

En reconnaissant celui qu'elle aimait comme un frère, en le voyant menacé de mort, une révolution soudaine s'était opérée dans son cerveau, non-seulement elle avait sauvé Henri Duvernay, mais encore elle avait recouvré la raison.

C'était pour ainsi dire un double miracle qui venait de s'accomplir en même temps.

Quant à la présence de Georges de Montbrun et de ses compagnons, elle s'expliquera plus naturellement encore.

Lorsqu'ils étaient descendus de voiture devant la grille de la villa Morénas, ils avaient trouvé cette grille fermée. Au moment même où Roquebert cherchait la sonnette, le premier coup de pistolet, celui d'Henri, s'était fait entendre.

—Trop tard !—s'était écrié Joseph Quentin.

—On ne nous ouvrira pas,—avait murmuré Georges.

—Attendez !—répondit Voratior,—j'ai comme une inspiration que je m'en vas vous servir de concierge. Cordon, s'il vous plaît !

Et, lesté comme un chat sauvage, il escalada la grille qui, dans les trois quarts de sa hauteur, était barricadée par d'épais volets de chêne.

Son espérance ne l'avait pas trompé, la clef se trouvait en dedans.

En un clin d'œil il ouvrit à ses compagnons, et cela juste au moment où retentissait le second coup de feu.

Tous les cinq, guidés par la lueur des torches, ils s'étaient précipités vers le lieu du combat.

On a vu ce qui en était résulté.

Ce seul nom, Pedro Moralès, avait suffi pour abattre l'indomptable orgueil de Morénas.

Il restait immobile et muet, dans l'attitude d'une consternation, d'une prostration complète.

Ce fut l'un de ses témoins qui prit la parole.

—Monsieur,—dit-il au chasseur d'Afrique,—nous sommes les seconds du vicomte de Morénas et, comme tels, en droit de vous demander des explications....

—Que je vais vous donner tout à l'heure,—interrompit-il,—c'est bien mon intention. Mais il faut avant tout nous occuper du blessé. Voratior, la voiture est là... cours chercher un médecin.

L'alerte gamin ne se le fit pas répéter deux fois ; il partit comme un moineau franc qu'il était, à tire d'ailes.

—Messieurs,—poursuivit Georges en continuant de s'adresser aux témoins de Morénas,—j'ai reconnu votre droit, mais tout droit implique un devoir. Le vôtre est d'empêcher que ce misérable ne nous échappe, et puisque vous êtes ici ses garants, vous nous répondez de lui. Il y va de votre honneur.

—Soit !—répliquèrent-ils d'une même voix,—c'est bien ainsi que nous l'entendons, monsieur.

Et chacun ramassant une des deux épées, ils se placèrent aux deux côtés de celui qui, par son silence, semblait avoir accepté ce nouveau nom de Pedro Moralès.

À quelques pas en arrière, maître André Stevens brandissait sa redoutable canne de compagnon marinier.

—Je me constitue son troisième gardien, déclara-t-il,—et soyez sans crainte... au premier mouvement qu'il tente pour s'enfuir, je lui casse la tête !

Pleinement rassuré de ce côté, Georges se retourna vers le groupe qui venait de se former autour d'Isidore, dont l'évanouissement durait toujours.

—Il faut le transporter dans la maison, proposa Henri.

—Montrez-nous le chemin,—commanda Georges à Gaëtan qui, sans même protester par un geste, se mit en marche entre ses trois satellites qui l'escortaient d'un même pas, les deux premiers avec leurs épées nues, l'autre avec sa longue canne à pomme d'ivoire.

Venait ensuite Isidore, porté par Christian, Roquebert et Quentin.

Henri et Narcisse éclairaient ce silencieux cortège.

On arriva bientôt dans le grand salon.

Tandis que Olopinet allumait toutes les bougies des candélabres, Isidore fut étendu sur un vaste divan.

Le mouvement de la marche lui avait fait reprendre connaissance. Il ouvrit les yeux, regarda longuement autour de lui, parut enfin se souvenir.

Le Joconde, agenouillée près du divan, saisit la main du blessé ; elle lui dit tout en pleurs.

—Pardon, ah ! pardon... c'est moi...

—Non... —fit-il d'une voix douce et plaintive comme le dernier chant du cygne, —non, c'est Dieu... je n'accuse que le destin... Et puisque Henri est sauvé, je meurs content.

Puis apercevant tout à coup Moré纳斯 :

—Oh ! —s'écria-t-il avec un soubresaut convulsif ; —oh ! cet homme !... encore cet homme !

Un second évanouissement s'ensuivit.

Sur un signe de Georges, Gaëtan s'éloigna, toujours escorté de ses muets gardiens.

Ils gravirent les quelques marches qui conduisaient à la chambre à coucher ; les lourdes tapisseries retombèrent derrière eux.

A peine Moré纳斯 eut-il disparu qu'Isidore, comme délivré d'un fardeau qui pesait sur sa poitrine, respira librement.

Ses paupières, néanmoins, restaient fermées ; sa pâleur commençait à prendre des teintes livides.

Quelques minutes se passèrent dans une anxiété générale.

Chacun s'intéressait à ce pauvre enfant moissonné dans sa fleur ; chacun s'efforçait à l'envi de le secourir ou du moins d'atténuer sa souffrance.

Henri surtout se montrait désespéré.

—Ce médecin ne viendra donc pas ! répétait-il sans cesse, en regardant du côté de la porte, en prêtant l'oreille au moindre bruit qui s'élevait du dehors.

Enfin le roulement d'une voiture se fit entendre.

C'était Vorator qui revenait.

Non loin de là, presque à l'entrée de la rue Matignon, il avait trouvé un médecin qui l'entraînait précisément chez lui.

Il le ramenait en toute hâte.

Au milieu d'un profond silence, le docteur s'approcha d'Isidore, examina la plaie, fit un geste qui présageait un arrêt fatal, et voulut sonder la blessure.

Isidore se réveilla soudainement, avec un cri de douleur.

Puis, se soulevant sur le coude, et regardant le médecin d'un œil effaré :

—Ah ! —fit-il, —vous allez extraire la balle...

—Il le faut... du courage.

—Courage ! —répétèrent tous les assistants.

—J'en aurai, —murmura Isidore, — mais dites-moi, monsieur... cette opération... c'est peut-être la mort ?

—Nullement ! —s'empressa de répliquer le docteur, qui dissimula évidemment sa véritable pensée, — nullement, mais elle exige un grand calme, et surtout une complète immobilité.

Alors pas ici ! pas ici ! —s'écria le fils de Guillaume, — je ne veux pas rester dans cette maison... conduisez-moi chez mon père, auprès de ma sœur... et si je dois mourir, que ce soit du moins entre les bras de Germaine.

Le médecin tenta de protester contre cette résolution. Tous les spectateurs suppliaient Isidore d'y renoncer.

Henri, trop ému pour articuler un mot, tendait vers lui ses mains jointes.

Non, non, —répondit-il avec une exaltation qui tenait du délire, —emmenez-moi... à l'instant, je le veux !

—Soit, —consentit le docteur qui paraissait redouter par dessus toutes choses ce dangereux enfièvrement, mais ne perdons pas une minute... allons !

—Ma voiture est là ! fit Jacques.

On se mit en devoir d'y transporter le blessé.

Narcisse avait eu l'heureuse inspiration de se charger de tous les coussins du divan.

Isidore fut installé sur la banquette du fond.

Le chirurgien prit place sur celle du devant.

C'était à qui se proposerait pour l'accompagner.

—Une seule personne me suffira, déclara-t-il.

—J'ai un peu étudié la médecine, —fit Olopinet, —j'ai servi d'aide dans un hôpital...

—En ce cas c'est vous qui pouvez m'être le plus utile, montez vite !

—Et rapportez-nous promptement les nouvelles ! —ajouta Roquebert.

Au moment où la portière allait se refermer, Isidore tendit la main à Henri.

—Adieu ! —lui-dit-il, —et peut-être pour toujours... Pourquoi donc pleurer ? je ne me plains pas... j'étais condamné... un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe !

Pendant ce temps-là, Vorator s'appretait à grimper sur le siège.

Mais se ravissant soudain, il se contenta de donner l'adresse au cocher.

Cette pensée venait de s'offrir à lui que, relativement à l'enquête des crimes de Moré纳斯, il serait peut-être en mesure de donner quelques précieux renseignements.

La voiture s'éloigna.

On reprit le chemin du salon.

Mais Georges de Montbrun, qui marchait le premier, ne fit que traverser cette pièce, et gravissant les degrés qui conduisaient à la chambre voisine :

—Messieurs, —dit-il, —occupons-nous maintenant du meurtrier.

Henri, Christian, Quentin, Roquebert et la Joconde le suivirent.

Vorator venait le dernier, portant les candélabres.

Il alla les poser sur le bureau d'ébène incrusté de cuivre.

Auprès de ce bureau, Gaëtan était assis dans le grand fauteuil aux armes des Moré纳斯.

A ses côtés, ses deux témoins.

Un peu en arrière, André Stevens.

En face de ce groupe, les six autres personnages s'assirent, formant un demi-cercle.

La lueur des bougies éclairait tous ces visages diversement impressionnés par l'attente de quelque révélation terrible, et çà et là, dans les parties saillantes et métalliques de l'ameublement sévère, allumait de fauves reflets.

Le grand portrait du gentilhomme espagnol, en uniforme des volontaires de don Carlos, semblait présider, dans son cadre d'or, à cette réunion solennelle.

Au dehors, on n'entendait nul autre bruit que la plainte des arbres sous le souffle du vent.

Il y eut d'abord un profond silence.

Puis, Georges de Montbrun se leva :

—Messieurs, dit-il, je vais démasquer cet homme, et vous apprendrez ses premiers crimes. Libre à ceux-là qui en connaissent d'autres de parler ensuite. Mais qu'il le sache d'avance, c'est devant un tribunal qu'il comparait en ce moment, Tous ici, même les accusateurs, nous allons être ses juges.

A ce mot, Gaëtan releva la tête.

—Mes juges ! se récria-t-il, mais de quel droit...

—Attendez, fit Georges, écoutez... vous vous prononcerez après.

Puis, étendant le bras vers le portrait.

—Celui que vous voyez là, dit-il, se nommait Gaëtan de Moré纳斯. C'était le dernier rejeton d'une illustre race, qui compte des aïeux parmi les compagnons du Cid. Il avait vingt ans, une grande fortune, tout ce qui peut rendre heureux. Mais sa nature chevaleresque le prédestinait à devenir le partisan des causes les plus désespérées, les plus périlleuses. Il joua un rôle héroïque dans la lutte soutenue par le prétendant, et lorsque se termina cette espèce de Vendée espagnole, il fut contraint de s'expatrier au Mexique. Sur le même navire, se trouvait un proscrit d'un autre genre, cet homme que vous avez devant vous et qui pâlit sous mon regard, Pedro Morales, un échappé des galères. Tout le monde s'éloignait de lui, le repoussait. Mon trop généreux parent, —car c'était mon parent, —eut pitié de sa misère. En arrivant à la Vera-Cruz, il le prit à son service. Pedro Morales était adroit, insinuant ; il

parvint à gagner la confiance de son maître, qui le croyait reconnaissant et dévoué. N'était-ce pas tout simple ! ce misérable lui devait tout. De plus, ils avaient tous les deux le même âge, et, par une fatalité étrange, ils se ressemblaient au point que, sauf l'habit, le langage et les manières, on eût pu les prendre l'un pour l'autre. Ces manières, ce langage, l'exforçat s'étudiait à les acquérir. Peut-être avait-il déjà son dessein ? Trois ou quatre ans s'écoulèrent ainsi. Une nouvelle levée de boucliers en faveur de don Carlos se préparant en Espagne, le vicomte Gaëtan de Morénas repassa la mer, et débarqua de nuit sur un point inhabité de la côte. Avec lui, seulement deux domestiques : Pedro Morales, un nommé Estevan. Quelques jours plus tard, au milieu des montagnes, l'intrépide vicomte de Morénas commandait une bande royaliste, et par un éclatant début, inaugurerait la campagne. Certain soir, un émissaire du gouvernement s'introduisit auprès de lui. Il venait offrir la restitution des biens confisqués, et je ne sais plus trop quels autres avantages, à la condition que le hardi capitaine déposerait les armes et livrerait ses soldats. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle indignation fut repoussé cet entremetteur d'infamie. Mais comme il s'éloignait, Pedro Morales le rejoignit au coin d'un bois, et lui dit : "Je changerai peut-être la résolution de mon maître... Attendez-moi jusqu'à demain matin à la posada du bas de la montagne." L'autre n'eut garde de refuser. La nuit était profonde, et d'ailleurs Pedro Morales avait eu grand soin de dissimuler son visage durant le court échange de ces quelques paroles. Il s'en revint alors vers le jeune chef, et, quand il le vit plongé dans le sommeil, il lui enfonça son poignard dans le cœur. Oui, messieurs, oui... cet homme comblé de bienfaits, ce galérien si généreusement accueilli, ce fut par un meurtre qu'il reconnut tant de bontés, ce fut par un lâche assassinat ! Oh ! vous le voyez, malgré son impudente audace, il n'ose pas me démentir !

Effectivement, Pedro Morales continuait à se renfermer dans un mutisme absolu.

—Ce n'est pas tout, continua le chasseur d'Afrique, écoutez encore... écoutez... Au moment où mon malheureux cousin venait d'expirer, l'autre valet, celui qui se nommait Estevan, entra. C'était un assez mauvais drôle, mais incapable de complicité dans un pareil crime, et qui, rien que pour en avoir été le témoin, devait avoir tout un avenir de remords. A force d'éloquence et de promesses, Morales parvint à obtenir de lui qu'il se tairait, qu'il s'en irait en Afrique, avec une assez forte somme pour prix de sa complaisance. Tous les deux, ils transportèrent le cadavre au milieu du bois, ils l'enterrèrent sous une roche. Le meurtrier avait eu soin de dépouiller le cadavre, il revêtit son uniforme, il alla retrouver l'homme qui l'attendait, mais en se présentant cette fois comme le vicomte Gaëtan de Morénas, qui venait lui-même livrer ses compagnons. Deux heures plus tard, ils étaient surpris, traqués, massacrés. Pas un n'échappa. C'était ce que voulait Pedro Morales. Ceux-là seuls pouvaient le reconnaître et le démasquer, ceux-là seuls avaient revu le véritable Morénas depuis son retour en Espagne. Il en était absent depuis plusieurs années, il n'y avait plus de famille. Moi, j'étais son plus proche parent, et, sauf une courte rencontre à l'époque de notre enfance, nous n'avions eu ensemble aucune espèce de rapport. Aussi plus tard, lors de cet important procès dans lequel les tribunaux espagnols lui donnèrent gain de cause, je n'eus aucun soupçon de la vérité, je devins dupe à mon tour de cet imposteur. Mais quand la justice des hommes reste impuissante, celle de Dieu veille et frappe. C'est Dieu lui-même qui m'a conduit en Afrique. Là, dans la légion étrangère, je retrouvai cet Estevan. Le hasard amena la conversation sur le vicomte de Morénas. Il apprit que j'étais son cousin, il me demanda si j'étais son héritier. "Mais, me récriai-je, il n'est pas mort." Quelques vagues révélations s'ensuivirent. Mais il se rétractait, il n'osait pas, il avait peur. Un jour enfin, je lui sauvai la vie, il m'avoua tout, et dernièrement en Espagne, d'où j'arrive, il a formellement renouvelé cette déclaration. De plus, nous avons retrouvé les

restes du dernier des Morénas, et d'autres preuves encore constatant l'attentat dont il fut victime. On a reconnu mes droits à son héritage, mais je me réservais le devoir de le venger. Dans cette dernière tâche encore, le doigt de Dieu m'a merveilleusement conduit. J'accuso donc cet homme, ce bandit, d'avoir assassiné celui dont tout à l'heure encore il portait le nom ; je l'accuse en outre d'avoir vendu, livré plus de cinquante volontaires de don Carlos qui, par cette trahison, furent massacrés, fusillés le lendemain, et dont les ombres sanglantes semblent se joindre à celle de leur jeune chef pour répéter après moi : La mort, la mort, cet homme mérite la mort !

Georges de Montbrun se rassit.

Léona se leva.

Il y eut sur la plupart des visages une expression de surprise, d'inquiétude.

Elle sourit, et promenant tout à l'entour d'elle un regard où s'était rallumée l'intelligence :

—Rassurez-vous, dit-elle, j'ai toute ma raison maintenant... et si j'accuse à mon tour, c'est que de cette accusation même ressortira peut-être pour le coupable un moyen, sinon de mériter son pardon, du moins de racheter sa vie.

L'étonnement rugissait.

Elle poursuivit :

—Il y aura bientôt une année, dans cette même chambre, de l'autre côté de ces rideaux, qui me cachaient à leurs yeux, je surpris l'entretien de deux hommes qui croyaient ne pas être entendus. Ces deux hommes-là, monsieur Henri Duvernay, c'étaient les assassins de votre père.

—Oh ! s'écria-t-il, nommez-les, nommez-les !...

—Je ne vous désignerai que celui-ci, répondit-elle en montrant du doigt Morales, et je le répète, c'est parce que j'espère encore, lui voir réparer une partie du mal qu'il vous a causé.

—Expliquez-vous ? demandèrent simultanément Christian et, Roquebert qui contenaient Henri.

Léona reprit ainsi sa révélation :

—Dans cet entretien que j'avais entendu jusqu'au bout d'une oreille avide, il venait d'être question d'un testament volé par lequel Pierre Duvernay reconnaissait ses enfants ; les mettait en possession de sa fortune. Oh ! que n'eussé-je pas donné pour le ravoïr, ce testament ? Je le savais dans cette maison, entre ses mains à lui. Au lieu de fuir, je me montrai réclamant une immédiate restitution, fautive de laquelle j'irais tout dénoncer aux tribunaux. Il feignit de céder à cette menace, et déjà je m'applaudissais de ma victoire, lorsqu'une trappe secrète s'ouvrit tout à coup sous mes pieds... ici, tenez, la voilà ! j'y tombai, on me poursuivit, pour m'achever sans doute. Je parvins à m'échapper par le jardin, mais un stylet, lancé de cette fenêtre, m'atteignit entre les deux épaules et me traversa la poitrine. Je me sentis chanceler sous la douleur, je crus mourir. Un effort désespéré me permit d'arriver jusqu'à la porte du parc, jusqu'à la route... et ce fut vous-même, monsieur Georges de Montbrun, qui me reçûtes dans votre cabriolet. L'aviez-vous donc oublié ?

—Oh ! fit-il, je me souviens maintenant, je me souviens...

La folle continua ainsi :

—Mais je connaissais son secret, il lui fallait ma mort. Vous m'aviez conduite à l'hôpital Saint-Louis, au pavillon Gabrielle. Il découvrit ma retraite, il tendit un piège à ma folie. Par une nuit sombre, je le retrouvai sur les bords du canal, me menaçant de son poignard. L'auteur de ce guet-apens, celui qui m'avait entraîné hors de mon refuge, c'était un nommé Charles Berthelin...

—Non ! s'écria soudainement Voratior, qui depuis quelques instants déjà donnait des marques d'impatience, oh ! non, les intentions de ce pauvre Adolphe étaient loyales. Nous étions là, embusqués par lui, Narcisse, Brutus et moi... A nous trois nous avons mis en fuite les assassins... rappelez-vous, madame, rappelez-vous... c'est Brutus, c'est mon brave chien qui vous a sauvé la vie.

Puis se frappant le front, comme illuminé d'une révélation soudaine,

—Oh ! poursuiuit-il, je comprends tout maintenant... je comprends tout... et j'accuse à mon tour cet homme... oui, je l'accuse,

Tous les regards l'interrogeaient.

— Vous souvenez-vous, répondit-il, vous souvenez-vous de cette bande de Vampires qui, huit ou dix mois encore, était la terreur du canal Saint-Martin.

—Oui...oui...les Vampires !

—Eh bien !...le chef mystérieux de ces bandits, le chef des Vampires, le voilà !

Moralès, se redressant sous le nouveau coup qui le frappait, voulut protester par un geste négatif.

Mais Voratior ne lui laissa même pas le temps de parler. Bondissant sur la main droite du bandit, retrouvant la manche au-dessus du poignet :

—N'essaye donc pas de mentir sacripan ! s'écria-t-il, tiens, voici la marque des dents de Brutus !

Il y eut un long frémissement d'horreur parmi tous les assistants.

Voratior triomphait, il conclut en ces termes :

—Je t'accuse donc, chef des Vampires, de tous les crimes commis par ta bande sur les bords du canal, et même ailleurs... notamment de l'assassinat d'Adolphe dit L'Écureuil... assassinat dont plusieurs de ces messieurs ont été les témoins... je t'accuse aussi de la mort de Brutus, mon pauvre chien, qui valait cent fois mieux que toi !

—Messieurs ! fit Georges de Montbrun, avais-je raison... cet homme ne doit-il pas mourir !

—Attendez ! reprit la folle, je n'avais pas fini. Pedro Moralès possède l'acte du mariage de Pierre Duvernay... qu'il le remette à son fils, et, pour prix de cette restitution, faites-lui grâce !

—Non ! se récria Henri, non, je n'accepte rien de cet homme... rien... que le nom de son complice.

—Ne l'avez-vous donc point deviné, monsieur le neveu de Guillaume Duvernay ! répliqua Moralès avec son hainoux souriant.

—Oh ! c'était donc vrai ! —murmura douloureusement l'artiste.

Mais Jacques Roquebert à son tour s'était levé.

—Libre à vous de refuser cette fortune, déclara-t-il, mais moi l'ami de votre père, moi qui me suis promis de le remplacer auprès de ses enfants, auprès de sa veuve, je souscris à la proposition qui vient d'être faite. Oui, misérable, oui... quel que soit le nombre de tes crimes, rends-nous ce testament... et dussé-je moi-même te conduire en Amérique, je le jure tu vivras.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de l'ex-forçat ; sa main fit un mouvement vers le tiroir secret du bureau d'ébène.

—Ce papier n'existe plus... nous l'avons anéanti.

—Alors, s'écria Georges de Montbrun, n'attendons plus, prononçons son arrêt, qui ne peut être qu'un arrêt de mort.

—Messieurs, proposa l'un des témoins du soi-disant vicomte de Morénas, pour expier notre participation à tout ceci, nous nous offrons pour le remettre nous-mêmes, entre les mains du procureur du roi.

Ce fut Morénas qui répondit :

—Un instant, messieurs ! Puisque vous vous êtes érigés en tribunal, permettez-moi du moins quelques mots pour ma défense. Ce châtiment devant lequel vous semblez devoir reculer maintenant, c'est moi qui le sollicite comme une faveur. Épargnez-moi l'échafaud, j'affranchirai votre conscience de toute responsabilité. Ma mort sera un suicide. Oui, prenez un pistolet à cette panoplie, chargez-le vous-mêmes, remettez-le-moi... et là, dans ce cabinet, à l'instant, je me fais sauter la cervelle. De cette façon tout le monde sera d'accord, et puisqu'il ne me reste plus aucun espoir de salut, mieux vaut pour moi-même en finir ainsi. Si j'ai mal vécu, j'aurai du moins la suprême consolation de pouvoir bien mourir.

Il y eut un nouveau silence, pendant lequel chacun se consulta du regard.

Puis, Jacques Roquebert se faisant l'interprète de tous :
—Soit ! —répondit-il, — mais d'abord vous allez écrire une confession générale de tous vos crimes, et motivant ce suicide par un tardif remords, vous adresserez cette lettre au ministre de la justice. Moi-même, en sortant d'ici, je la jetterai à la poste... mais après m'être assuré de la parfaite exécution de l'engagement que vous venez de prendre envers nous.

—J'accepte, —répliqua le chef des Vampires,—et je vous remercie, messieurs.

Puis, s'asseyant au bureau, prenant une plume.

—Pour que vous soyez plus satisfaits, —ajouta-t-il, — dictez vous-mêmes ?

Ce fut Georges de Montbrun qui se chargea de cette tâche. Pendant quelques minutes on n'entendit plus que le bruit de sa voix, que le froissement de la plume courant sur le papier. La main du condamné ne tremblait pas.

Le chasseur d'Afrique ayant fait une pause pour réfléchir, il ne songea même pas à relever la tête, et se contenta d'appuyer sa joue sur le revers de sa main.

Dans ce mouvement, ses lèvres se trouvèrent en contact avec le bouton d'une bague qu'il portait au doigt.

Personne ne s'en aperçut, ou du moins ne s'en inquiéta.

Lorsque la lettre fut écrite, Moralès la signa. Puis, la présentant à Georges :

—Est-ce bien cela ! fit-il.

—Parfaitement, —répliqua Georges après avoir lu,— puisiez-vous en finir de même.

Jacques Roquebert chargea le pistolet.

—Pardon, —fit soudainement André Stevens, — je demande à m'assurer que le cabinet n'a pas d'issue.

—Faites, —répliqua Moralès avec un imperturbable calme. C'était effectivement un simple cabinet de toilette, avec une étroite lucarne pour toute ouverture.

—L'arme est prête, —fit Jacques, — la voici.

—Un instant, —s'écria le chasseur d'Afrique, — il pourrait fort bien s'en servir contre tout autre que lui-même. Pedro Moralès, entrez d'abord là-dedans.

L'ex-chef des Vampires obéit.

Le chasseur d'Afrique referma derrière lui la porte, en ayant soin de ne laisser entre elle et le chambranle qu'un léger entrebâillement.

Il y glissa le pistolet, le canon tourné en avant.

Puis se retournant tout à coup contre la porte, il la referma tout à fait.

Au bout de quelques secondes on entendit l'explosion, presque aussitôt suivie par le bruit d'un corps qui tomba, qui parut se débattre dans quelques convulsions suprêmes.

—Mon Dieu, —fit la folle — ayez pitié de son âme.

—Marie, —dit André Stevens en la relevant, ... appuyez-vous sur mon bras... venez... nous n'avons plus rien à faire ici.

—Partons, —fit Joseph Quentin, — partons.

Les autres s'empressèrent de le suivre.

On traversa silencieusement le salon, l'antichambre, le péristyle, la cour.

Derrière le dernier qui sortit, la grille se referma comme d'elle-même, avec un gémissement lugubre.

Tout à coup, à travers les interstices des volets qui masquaient la grille, une lumière parut, traversa lentement la cour.

—Ah ça ! —fit Voratior en se redressant tout effaré, — est-ce que je rêve !

Et, se blotissant derrière le tronc d'un arbre, il prêta l'oreille.

La lumière avait disparu, mais un bruit, insaisissable d'abord, grandissait au milieu du silence.

Un homme à cheval s'élança sur la route.

—En ce moment, la lune resplendit entre deux nuages.

La bouche béante, les yeux démesurément agrandis, Voratior se recula, frappé de stupeur, et faillit tomber à la renverse. Ce cavalier qui s'éloignait au galop, ce fantôme... c'était le suicidé, c'était Pedro Moralès !

XI

L'ANNIVERSAIRE

C'était l'anniversaire de la mort de Pierre Duvernay.

Non-seulement la même nuit, mais quelques minutes encore, et ce serait la même heure.

Comme en ce moment-là, des lumières brillaient dans le salon, des sanglots s'y faisaient entendre.

A la même place où avait été déposé le cadavre du frère assassiné, le fils du fratricide allait rendre le dernier soupir.

L'opération venait d'avoir lieu, la balle était extraite de la blessure.

Isidore, tout couvert de sang, restait plongé dans un évanouissement voisin de la mort, dont son visage livide portait déjà l'empreinte.

Auprès de lui, d'un côté, le médecin et la sœur Bernardine qui, mandée en toute hâte, s'était empressée d'accourir de l'hôpital Saint-Louis.

De l'autre côté, Germaine était à genoux, tenant la main de son frère, muette de douleur, l'œil fixe et les joues inondées de larmes.

Un peu en arrière, Guillaume Duvernay restait debout, plus pâle encore que l'agonisant, et comme pétrifié par l'effroi, par le désespoir.

— Mon Dieu ! — murmura Germaine, — conservez-moi mon frère... oh ! sauvez-le... sauvez-le.

Guillaume voulut répéter cette prière.

— Ayez pitié de mon fils, — dit-il, — oh ! mon Dieu !... mon Dieu !..

Il n'acheva pas ; son regard venait de rencontrer le portrait de Pierre Duvernay.

Isidore, en ce moment, tressaillit. Ses yeux s'ouvrirent, il tenta un effort pour se soulever, il reconnut sa sœur, et, tout en lui serrant la main, il murmura :

— Adieu, Germaine, adieu !

Puis, dans une crise suprême, il retomba sur l'oreiller. Il était mort !

Germaine poussa un grand cri, se précipita sur son frère, et dans un dernier embrassement, elle s'évanouit.

Sœur Bernardine s'empressa de la secourir.

Le médecin se retira.

Il y eut un terrible silence, au milieu duquel la pendule sonna minuit.

— A la même heure !.. — frissonna Guillaume — à la même heure !..

Tout à coup, le bruit du galop d'un cheval frappa son oreille.

Le cavalier fit halte à quelques pas, descendit de sa monture, attacha la bride à l'un des arbres du quai, marcha droit à la villa Duvernay.

C'était Moré纳斯.

Disons-le tout de suite, ni Voratior ni Guillaume ne s'étaient trompés.

Celui qui était sorti de la villa Moré纳斯, celui qui venait d'entrer à la villa Duvernay, c'était bien Pedro Moralès.

Quelques mots suffirent pour expliquer sa résurrection, ses nouveaux projets.

Son prétendu suicide n'était qu'une ruse, la seule qui pût encore le sauver.

Dans le chaton de cette bague que nous l'avons vu porter à ses lèvres, il y avait un puissant narcotique qui, dans l'espace de quelques minutes, et pour quelques heures seulement, donnait toutes les apparences de la mort.

A peine renfermé dans le cabinet, avec la pointe d'un poignard, il s'était mis à nu le bras droit, il s'était ouvert une veine.

Puis, dirigeant la balle de façon à ce qu'elle allât se perdre par la lucarne, il avait eu le courage de se tirer un coup de pistolet tout contre le front, afin d'y produire en même temps une cicatrice et des traces de poudre.

Il s'était laissé tomber, le visage sur son bras, de telle façon que la saignée correspondît à la blessure de la tête.

C'est ainsi qu'il avait trompé ses juges.

La douleur même de la blessure, un effort énergique de sa volonté, étaient venus combattre les efforts du soporifique, et lui avaient permis de se réveiller presque aussitôt.

Il avait attendu cependant, l'oreille ouverte au moindre bruit.

Convaincu enfin que ses ennemis s'étaient retirés, qu'il restait seul dans la maison, bien seul... il avait ouvert le tiroir secret, du bureau d'ébène, il y avait pris des billets de banque de l'or, et l'acte de mariage de Pierre Duvernay.

Puis il était descendu à l'écurie, et, sellant un cheval, il avait fui.

Sa première pensée était de courir sans désespérer jusqu'à la frontière, et de disparaître à jamais.

Mais Germaine !

Rien qu'à ce souvenir toute sa passion se réveilla.

— Je ne veux pas renoncer à elle, se dit-il, oh ! non, je ne veux pas !

Une soudaine inspiration se présenta à son esprit. Il l'accueillit tout d'abord avec joie. Puis, comme s'il s'agissait d'un sacrifice qui coûtât trop à son orgueil, il parut vouloir y renoncer. Un combat se livra en lui-même. Mais l'heure pressait, la décision devait être immédiate. Il triompha de sa répugnance, il précipita sa course vers le canal Saint-Martin, il se dit :

— A ce prix là j'ai tout à l'heure refusé la vie, mais que m'importe après tout... je ne puis pas vivre sans Germaine !

On a vu dans quelles circonstances il allait arriver.

Isidore venait de rendre le dernier soupir. Germaine n'était pas encore complètement revenue de son évanouissement, lorsque Moré纳斯 apparut tout à coup sur le seuil.

A l'aspect de cette scène de mort et de désolation, il comprit aussitôt que, si Germaine savait la vérité, c'en était fait de sa dernière espérance.

Mais à ses premières paroles, à ses premiers regards, il devina qu'Isidore s'était montré généreux, que sa sœur ignorait par quelle main il avait été frappé.

Elle croyait à un accident, à un malheur, occasionné par le hasard, par la propre maladresse d'Isidore, rien de plus.

— Monsieur ! dit-elle d'une voix brisée, que venez-vous donc faire ici ? Je ne vous accuse point d'avoir provoqué ce duel, j'en suis moi-même la cause, et je ne me le pardonnerai jamais... jamais... mais laissez-moi du moins la liberté des larmes !

— Germaine ! répliqua-t-il, je vous apporte peut-être une consolation dans votre douleur. Vous souvient-il qu'un jour vous m'avez dit : " Employez au bien votre intelligence et votre courage... allez conquérir quelque honorable position dans une nouvelle patrie, et peut-être alors votre femme vous pardonnera... peut-être ira-t-elle vous rejoindre." — Oui, je me rappelle cela. Eh bien ?

— Eh bien, Germaine, je pars... et me soumetts d'avance à la condition que vous m'aviez imposée. Voici le testament de Pierre Duvernay.

— Ah !

— Ce testament, je vous le donne... si vous promettez, si vous jurez de me suivre.

— Aujourd'hui !

— Non... plus tard... lorsque je vous écrirai de venir. Mais il me faut une promesse formelle... un serment auquel je sois certain que vous ne faillirez pas.

— Quel serment ?

— Étendez la main sur le corps à peine refroidi de votre frère... jurez par le salut de son âme !

Elle se recula, refusant du geste ce qui lui semblait un sacrilège.

— Germaine, reprit-il, cette promesse que je sollicite, ce n'est après tout que l'accomplissement de votre devoir. Vous êtes ma femme. La femme doit suivre son mari, quel qu'il soit... demandez plutôt à sœur Bernardine ?

— C'est la loi de Dieu ! confirma celle-ci.

— Mes moments sont comptés, continua-t-il vivement, on

me poursuit... l'heure me presse... répondez-moi donc à l'instant, Germaine, et que cette réponse soit l'engagement sacré que je réclame ; ou bien ce testament qui peut rendre une fortune aux enfants de Pierre Duvernay, je l'anéantis devant vous, je le brûle !

Et sa main approchait le précieux papier de la flamme d'une bougie.

—J'accepte ! s'écria Germaine.

—Jurez ainsi que je l'ai dit, exigea-t-il.

Elle eut une dernière hésitation. Quelque chose se révoltait en elle, elle ne le pouvait pas.

—Jurez l répéta-t-il.

Et la flamme allait dévorer le testament.

—Courage, ma pauvre Germaine ! dit sœur Bernardine, et que ton sacrifice, et que cette restitution méritent le pardon du ciel à celui qui vient de mourir !

Germaine étendit la main au-dessus du cadavre, et répondit d'une voix fermement résolu :

—Partout où vous me commanderez d'aller vous rejoindre, monsieur, j'irai... recevez-en ma promesse.

—Je suis certain maintenant que vous n'y manquerez pas... au revoir !

Il venait de remettre le testament à sœur Bernardine, il sortit... et, triomphant, regagna d'un pas rapide la petite porte qui donnait sur le quai.

Au moment même où il venait d'en franchir le seuil, au moment où il s'élançait vers son cheval, une invisible main, comme armée d'une massue s'appesantit sur sa tête.

Sans même avoir eu le temps de proférer un mot, il tomba à la renverse.

Celui qui venait de se manifester ainsi, c'était Guillaume.

Avec le cri rauque d'une bête fauve, il se rua sur sa proie, il l'emporta jusqu'au bord du canal.

Puis, se redressant jusqu'à la hauteur des marchandises qui encombraient la berge, il regarda longuement aux alentours.

La pluie qui tombait maintenant les rendait encore plus déserts, plus silencieux encore.

Pas un bruit de pas dans le lointain, personne.

Guillaume revint auprès de son complice, et de nouveau promenant sur lui ses mains crochues comme les serres d'un vautour :

—Tu n'es pas mort !—dit-il,—oh ! non non... il faut que tu souffres avant de mourir... il faut que tu voies celui qui te tue... il faut que tu m'entendes !

Et, s'accroupissant auprès de Moréas, il attendit en silence.

Durant quelques minutes, on n'entendit plus que sa respiration haletante et le bruit monotone de la pluie tombant sur le quai fangeux, dans le canal.

Moréas enfin fit un mouvement, rouvrit les yeux, se souleva, se rencontra face à face avec Guillaume.

Guillaume se prit à rire.

Gaëtan voulu jeter un cri d'effroi, se relever.

—Tais-toi !—fit son complice en le saisissant à la gorge, en lui appuyant un genou sur la poitrine,—mais tais-toi donc... nous avons à causer, mais tous les deux seulement, à voix basse. Ah ! ah ! tu m'as reconnu... tu lis dans mes yeux... Tu sens bien que la hyène s'est transformée en tigre, et que ta dernière heure va sonner ! Ah ah ! tu m'as conseillé le crime, tu me l'as fait commettre, et quand le remords me torturerait comme un damné, tu riais... A mon tour maintenant de rire ! j'ai assez pleuré !... Et... cependant, tant que j'ai été seul à souffrir, je me suis tu... mais tu t'es fait le bourreau de ma fille, il faut que je la délivre de toi !... Mais mon fils est mort, il faut que je le venge ! Ah ! ne me dis pas que ce n'est pas ta main qui l'a frappé je n'en sais rien d'ailleurs, et qu'importe !... ce qui a causé sa mort, c'est ce fatal héritage, cette fortune maudite... c'est notre crime... notre crime... souviens-toi ! jour pour jour heures pour heure, par une nuit pareille, à cette même place, nous l'avons jeté là... là... dans ce canal qui me semble rouge comme du sang... le sang de mon frère !... il y est encore, je viens de le voir... je le vois toujours... il nous appelle... il nous

attire... il nous attend... tous les deux !... tous les deux !... viens !

La folie de Guillaume avait atteint son paroxysme ; elle lui donnait une force surhumaine, infernale, impitoyable comme le destin.

Vainement Moréas parvint à se redresser par un bond terrible, vainement il voulut échapper à l'étreinte de son ennemi.

Les deux mains de Guillaume restèrent rivées autour de son cou comme deux tenailles de fer ; son corps, tout convulsionné par une orise suprême, s'enlaçait dans ses mouvements nerveux comme celui d'un serpent.

Il y eut une courte lutte... puis une double chute dans le canal.

Ensemble ils avaient plongé jusqu'au fond, ensemble ils revinrent à la surface.

—Grâce !... pitié !... —râla Moréas éperdu de rage et d'épouvante.

—Pitié !... dis-tu ?... est-ce que tu as eu pitié de mon frère... pitié de moi... pitié de Germaine... est-ce que tu as fait grâce à Isidore... non... non... meurs, démon !...

Guillaume riait encore.

Moréas tenta un dernier effort pour se débattre.

Une seconde fois, ils furent engloutis tous les deux. Une seconde fois, tous les deux, ils reparurent.

Gaëtan n'avait plus la force de parler.

Guillaume riait toujours, et parfois resserrant encore son étreinte, parfois nageant d'une main, il semblait prolonger avec une ironique joie cette effrayante agonie.

Bientôt cependant on n'entrevit plus qu'une masse informe qui s'agitait confusément entre deux eaux.

Puis, un dernier clapotement convulsif à la surface...

Puis plus rien !... rien !...

.....
 Quelques jours plus tard, lorsqu'on retrouva les deux cadavres, ils étaient encore enlacés l'un à l'autre. La mort elle-même n'avait pas fait lâcher prise à Guillaume, et tandis que le visage de Moréas conservait l'empreinte de la terreur, le sien gardait le masque triomphant de la vengeance.

EPILOGUE.

Vers le milieu de la semaine suivante, une sœur grise se présentait chez madame Henriette.

Elle lui apportait l'acte de mariage.

—Un hasard providentiel, lui dit la sainte fille, a fait tomber cet écrit entre les mains de Germaine. Je viens vous le remettre de sa part. Elle vous prie d'agréer en même temps les vœux sincères qu'elle forme pour votre bonheur... pour celui de vos enfants.

Madame Duvernay comprit que la délicatesse lui imposait le devoir de ne demander aucune explication.

—J'accepte, répondit-elle, mais à condition que ma nièce conservera pour elle-même une partie de cette fortune qu'elle nous restitue si noblement.

—Germaine n'a besoin de rien, Germaine n'accepterait rien.

—Pas même nos remerciements, nos bénédictions ?

—Pas même cela, madame. Elle renonce au monde, elle est partie.

Vainement madame Duvernay voulut insister, sœur Bernardine s'éloigna.

.....
 Quelques jours plus tôt, Henri Duvernay, conduit par Jacques Roquebert était allé rendre visite à maître André Stevens.

L'artiste voulait remercier celle qui lui avait sauvé la vie.

Le Jean-et-Marie s'appretait à repartir pour Dunkerque.

Léona ne se trouvait plus à bord.

—Elle nous a quittés, fit tristement maître André.

—Comment ?...

—Une sœur de charité, sœur Bernardine, est venue la chercher l'autre jour, et nos prières à tous n'ont pu la retenir

parmi nous... je crois qu'elle veut entrer en religion, elle nous a dit un éternel adieu.

Les enfants s'étaient approchés avec leur mère.

Celle-ci avait des larmes dans les yeux, ceux là s'écrièrent :

— Nous avons perdu notre bonne sœur Marie ! nous ne la reverrons jamais !... jamais !

Mais le bateau s'était mis en marche ils reprirent bientôt l'insouciance étourdie de leur âge, et quand le *Jean-et-Marie* s'éloigna sous les peupliers du canal, on entendit leurs rires joyeux qui fêtaient le nouveau voyage.

Cette hospitalière et laborieuse famille allait retrouver son petit paradis dunkerquois. Elle y vit encore, heureuse et réjouie comme elle méritait de l'être.

Les formalités de la succession se prolongèrent durant quelques mois. Ce ne fut que vers le commencement de janvier, le jour même des Rois, que les enfants de Pierre Duvernay furent remis en possession de l'héritage paternel.

On dînait chez madame Henriette.

— Mes enfants, dit-elle au dessert, il doit en être de cette fortune, si providentiellement retrouvée, comme de ce gâteau de fête. Il y faut la part du bon Dieu, la part des pauvres.

Henri et Charlotte avaient déjà pressenti les charitables intentions de leur mère. Ils coururent l'embrasser tous les deux. Ce baiser-là, c'était leur consentement.

En conséquence, le chantier et la maison des bords du canal furent vendus au profit du bureau de bienfaisance du sixième arrondissement.

Par un singulier rapprochement du hasard, les enfants de madame Henriette, les deux pupilles des Sans-Soucis avaient fait leur première communion à Saint-Ambroise. Ce fut là dans cette bonne petite église, où s'était accompli le fatal hymen de Germaine, qu'eut lieu le triple mariage d'Henri et de Jeanne, de Georges de Montbrun et de Jenny, de Christian et de Charlotte.

C'était par une radieuse et souriante matinée de printemps. Tous les Sans-Soucis, en grand costume de fête, assistaient à la bienheureuse cérémonie, sous la conduite de leur digne président qui resplendissait d'orgueil et de joie.

Lorsque la noce se fut éloignée, trois sœurs de charité, que personne n'avait aperçues, et que masquaient leurs longues coiffes blanches, sortirent d'une chapelle latérale, où jusqu'alors elles étaient restées en prières.

La première, sœur Bernardine.

Les deux autres, Germaine et Marie.

Dans les yeux de cette autre Magdeleine, comme dans ceux

de la fille de Guillaume, il y avait des larmes. Mais sur leur front à toutes deux, cette divine satisfaction que donne le devoir accompli.

— Il sera heureux ! — se dirent-elles.

Le lendemain même, elles quittaient Paris pour n'y plus revenir...

Où sont-elles maintenant ? Dieu seul le sait, et les malheureux aussi, qui les considéraient comme deux saintes

.....

Durant plus de vingt années, rien n'a troublé l'union, le bonheur de la famille Duvernay-Roquébert.

L'automne dernier, madame Henriette a rejoint son pauvre Pierre, mais avec cette joie suprême de laisser ses enfants, ses petit-enfants, en possession de la fortune, de la gloire, et ce qui vaut mieux encore, de cette bonne renommée, de cette béatitude terrestre qui sont presque toujours la récompense des nobles sentiments, de l'amour, de la charité, du travail.

.....

Joseph Quentin existe encore, sa verte et joyeuse vieillesse se prolongera jusqu'à cent ans. C'est le patriarche souriant et bien-aimé de toute cette famille qui fête à l'envi ses cheveux blancs, c'est toujours le président de la tribu des Sans-Soucis.

Pauvres et bons Sans-Soucis ! La faulx du temps a fait plus d'un vide dans leur fraternelle association ; mais ils sont de ceux qui n'abdiquent jamais leur gaité, leurs principes, et que la mort elle-même ne fait pas broncher dans le sentier fleuri de l'insouciance. Ils serrent les rangs, voilà tout. . . et maintenant encore, sur les pentes de Belleville et des Buttes-Chaumont, sous les derniers arbres du bois de Romainville, aux alentours des guinguettes de Pantin et de Bagnolet, vous pourriez rencontrer le bonhomme A-tout-coup-l'on-gagne, l'oncle Raphaël Marcachut, Dreindindin, se promenant bras dessus bras dessous au soleil, en chantant du Béranger.

.....

Enfin, quant au canal Saint-Martin, il a perdu sa mauvaise réputation, son aspect sinistre.

C'est maintenant une large et belle promenade, un long square bordé de constructions nouvelles, planté d'arbres, orné de jardins où les eaux vont jaillir, autour desquels le gaz resplendit de toutes parts, et qui ne saurait manquer de devenir, ainsi que le disait un Marseillais, la canebière de Paris.

FIN.

Pour paraître dans le prochain numéro : L'HONNÊTE CRIMINEL

AU BON MARCHÉ

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

GRANDE VENTE SANS RESERVE

de la balance des 37 Caisses de Marchandises Sèches endommagées des Manufactures de Cornwall.

AUSSI, 10 caisses de Coton Oxford pour Chemises, à peine endommagé, à être sacrifiées à la moitié de leur valeur.

DE PLUS, Une caisse de ces belles Peluches de Soie, dans toutes les nuances, largeur extra, à être clairée à 55 cts la verge.

SPECIAL — GANTS DE KID — Nous venons de recevoir une grande consignment de Gants de Kid, chaque paire sera ajusté à la main par un gantier parisien, et toute paire de Gants est garantie.

N.B. — Toute paire de Gants au-dessus de \$1.00 qui ne donnera pas entière satisfaction sera échangée pour une autre paire gratis. Il nous reste une caisse des Satins pure Soie à être clairée à 15 verges pour \$3.00.

UN VRAI BON MARCHÉ — Une caisse de Velours de Soie broché noir à être sacrifiée à 95 cents la verge.

AUSSI, la balance de nos Couvertes et Confortables doivent partir à la moitié de leur valeur.

FINAL — La balance de nos Manteaux, Dolmans, Jackets et Ulsters, ainsi que la balance de nos Manteaux d'enfants doivent partir à n'importe quel prix.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire